

37
Casseur au Couvertin 1/13



LES

MILLE ET UN JOURS

CONTES PERSANS

Traduits en français par PÉTIS DE LACROIX

SUIVIS DE PLUSIEURS AUTRES RECUEILS DE CONTES

TRADUITS DES LANGUES ORIENTALES

NOUVELLE ÉDITION

ACCOMPAGNÉS DE NOTES ET DE NOTICES HISTORIQUES

Par A. LOISELEUR-DESLONCHAMPS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

AIMÉ MARTIN



étrangers qui s'offraient à sa vue étaient des marchands qu'il se leva et sortit de sa tente pour les aller recevoir. Il se fit de part et d'autre beaucoup de complimens. Ensuite Aboulfaouaris, ayant obligé Bedreddin, Atalmule et Seyf-Elmulouk d'entrer sous son pavillon, il les pria de s'asseoir sur le tapis de pied et de manger avec lui. Ils firent ce qu'il souhaitait. Ils mangèrent de plusieurs ragoûts fort bons, burent des liqueurs que les esclaves leur présentèrent dans des coupes d'or enrichies de rubis et d'émeraudes.

Aboulfaouaris fit paraître tant d'esprit pendant le repas que le roi de Damas et ses deux compagnons en furent charmés. Quoique vif, il pensait avec beaucoup de justesse et parlait fort agréablement. Bedreddin se savait bon gré d'avoir rencontré un homme de si bonne conversation; il lui en témoigna sa joie et le pria de souffrir qu'ils allassent de compagnie. Aboulfaouaris répondit à cela fort poliment, et ils continuèrent à s'entretenir. Cependant les esclaves du grand voyageur chargeaient les chameaux, qu'ils avaient déchargés pour les laisser paître et reposer; ils pliaient les tentes, et il n'en restait plus à enlever que celle de leur maître, qui, voyant qu'il fallait partir, se leva, monta sur un très-beau cheval qui lui fut amené par un de ses officiers et se mit en marche avec les trois faux marchands et tout son monde, qui consistait en plus de deux cents personnes armées de flèches et de sabres. Ainsi la caravane, n'étant pas facile à piller, marchait vers Basra en toute assurance à petites journées.

CLVI^e JOUR.

Aboulfaouaris conçut insensiblement de l'admiration pour le roi de Damas et pour ses compagnons peut-être parce qu'il s'aperçut qu'il leur plaisait et qu'ils l'écoutaient comme un oracle; l'attention avide qu'ils prêtaient à ses discours le mit en humeur de parler. Il commença à les entretenir de ses voyages. Il y a peu d'hommes de mon âge, leur dit-il, qui aient autant voyagé que moi. Je connais mieux la côte de la mer des Indes que mon propre pays. J'ai vu des choses si prodigieuses que je n'oserais les écrire de peur de passer pour un imposteur. Les aventures mêmes qui me sont arrivées sont pour la plupart si extraordinaires que les personnes

à qui je les ai racontées n'y auraient point ajouté foi si je n'étais pas connu pour un homme ennemi du mensonge.

Le seigneur Aboulfaouaris donnait trop beau jeu au roi de Damas et à Seyf-Elmulouk, pour ne pas exciter leur curiosité. Ils se mirent à le presser vivement de leur conter son histoire, et il se rendit bientôt à leurs instances. Oui, messeigneurs, leur dit-il, j'y consens, puisque vous paraissez le souhaiter avec ardeur; mais je vous prie de vous ressouvenir de ce que je viens de vous dire : vous aurez de la peine à croire une partie des choses que vous allez entendre.

LES AVENTURES SINGULIÈRES D'ABOULFAOUARIS, SURNOMMÉ LE GRAND VOYAGEUR¹.

PREMIER VOYAGE.

Je suis fils d'un maître de navire de Basra et je me nomme Aboulfaouaris. Mon père m'obligeait dès mon enfance à l'accompagner dans les voyages qu'il faisait sur la mer des Indes, de manière qu'à douze ans je connaissais déjà une partie des îles qu'elle recèle dans son vaste contour. Il amassa quelques biens, il se mit dans le commerce, et dans moins de dix années il devint un des plus riches marchands de Basra.

Un jour il me dit : Mon fils, j'ai quelques comptes importants à régler avec mon correspondant de l'île de Serendib. J'ai résolu de vous envoyer en ce pays-là pour y terminer mes affaires. Quelque regret que j'eusse de quitter mon père, le désir de voir la fameuse ville de Serendib, où j'avais déjà été, à la vérité, mais dans un âge peu propre à en remarquer les beautés, me fit accepter avec joie la commission qu'il me donnait. Je partis bientôt avec toutes les instructions et tous les pouvoirs nécessaires. Je m'embarquai dans le port de Basra dans un vaisseau chargé de marchandises pour Surate et pour l'île de Serendib.

Nous traversâmes le golfe de Basra, qui a plus de trois cents lieues de long et cinquante

¹ On remarque dans ce conte quelques rapports avec des récits des *Mille et une Nuits*; mais quoique *les Aventures d'Aboulfaouaris* ne soient pas aussi curieuses que *les Voyages de Sindbad le marin*, je pense qu'on ne les lira pas sans plaisir.

de large. Il est formé par la pointe orientale de l'Arabie heureuse et la méridionale de la Perse, et les deux pointes de ce golfe viennent se joindre à son embouchure vers Ormus. Nous nous arrêlâmes quelque temps à cette dernière ville, puis nous entrâmes dans la pleine mer de Perse et tournâmes à l'est vers Surate, où nous arrivâmes heureusement. Nous y laissâmes les marchandises qui étaient destinées pour ce lieu-là, et nous nous en allâmes à l'île de Serendib débarquer les autres.

Nous eûmes le bonheur de nous y rendre sans aucun fâcheux accident. La première chose que je fis fut de demander la demeure du correspondant de mon père. On me l'eut bientôt enseignée, parce qu'il n'y avait personne dans la ville de Serendib qui ne connût le seigneur Habib : c'était un des plus riches négocians de toute l'île et un très-honnête homme. Il me fit un accueil tel que je le devais attendre du meilleur ami de mon père. Après m'avoir embrassé, il me dit qu'il ne souffrirait point que je logeasse ailleurs que chez lui, et il me fut impossible de m'en défendre.

Comme il entendait parfaitement les affaires et qu'il ne voulait rien que de juste, nous eûmes en peu de jours terminé nos comptes. J'allais voir, dans mes heures de relâche, les raretés de la ville, qui sont en très-grand nombre. Je m'instruisais des lois de ces peuples, de leurs occupations, de leur gouvernement. Enfin au bout de cinq ou six semaines, mes affaires se trouvant finies et ma curiosité pleinement satisfaite, je me préparai à m'en retourner et je n'en attendis pas longtemps l'occasion. Un vaisseau de Surate, qui était venu à Serendib pour y échanger des marchandises, était prêt à se remettre en mer et je devais m'y embarquer.

La veille de mon départ, comme je m'en revenais chez mon hôte environ sur le midi, je vis passer auprès de moi une dame parfaitement bien faite, magnifiquement vêtue et suivie d'un esclave qui lui portait quelques emplettes qu'elle venait de faire. Quoiqu'un voile épais dérobat à mes yeux la beauté de son visage, je ne laissai pas d'être frappé de son grand air et de la majesté de son port. Je m'arrêtai pour la considérer, et mon attention me faisant remarquer de nouveaux charmes dans sa personne, je ne pus m'empêcher de m'écrier dans mon transport : O l'aimable per-

sonne ! c'est sans doute la favorite du roi ! Elle entendit ces paroles ; elle s'arrêta avec surprise et me regarda fort attentivement ; puis elle continua son chemin sans rien dire ni même sans donner aucune marque qu'elle fût satisfaite ou choquée de ma liberté. Pour moi, je demeurai assez longtemps à faire réflexion sur cette aventure et fort agité des mouvemens qu'elle me causait. Je craignais d'avoir irrité cette dame, pour qui je commençais à sentir ce que je n'avais encore jamais senti pour personne.

J'étais tout occupé de cette idée lorsqu'un esclave m'aborda. Je le reconnus pour celui qui suivait la dame, et sa vue redoubla mon agitation. Que me voulez-vous, mon ami ? lui dis-je. — Seigneur, me répondit-il d'un air respectueux, j'ai ordre de vous prier de me suivre dans un lieu où j'aurai l'honneur de vous conduire. — Si c'est de la part de votre maîtresse, repris-je tout ému, je suis soumis à ses ordres ; j'y souscrirai sans peine, quelque destinée qui me soit préparée. — Ma maîtresse, répartit l'esclave, ne s'est pas expliquée sur ses intentions ; mais si vous déférez à sa prière, je ne crois pas que vous ayez sujet de vous en repentir.

CLVII^e JOUR.

Je me laissai prendre à ces paroles. J'eus beau me représenter qu'il me fallait partir le lendemain et que je ne devais songer qu'à mon départ, je suivis l'esclave, au hasard de tout ce qu'il en pouvait arriver. Il me conduisit par de petites rues détournées à un grand palais dont le seul aspect me charma. Nous y entrâmes, et m'ayant fait entrer dans un spacieux appartement garni de meubles magnifiques, il me dit de demeurer là et d'attendre qu'on m'y vint chercher. J'étais trop agité pour m'occuper de tant de choses riches et curieuses qui dans une autre conjoncture auraient arrêté longtemps mes regards ; je ne pensais qu'à la maîtresse de ce palais.

Pendant que j'y rêvais, plusieurs dames vinrent embellir de leurs charmes le salon où j'étais ; mais quelque belles qu'elles fussent, elles cédaient toutes à celle dont j'attendais la venue. Enfin elle parut. Je la reconnus à sa taille et à son air ; et comme elle n'avait point alors de voile, je la trouvai encore plus belle que je ne l'avais trouvée bien faite. Les pier-

rieres et la richesse de son ajustement relevaient encore ses grâces naturelles, qui n'avaient pas besoin du secours de l'art pour enchâter. J'en fus ébloui. Elle s'en aperçut et en sourit. Elle se plaça sur un sofa qui ressemblait assez à un petit trône, et ses femmes se rangèrent à droite et à gauche en deux files.

Alors m'adressant la parole : Approchez, jeune homme, me dit-elle avec assez de douceur. Une autre que moi se trouverait peut-être offensée du peu de respect que vous m'avez marqué dans un lieu public; mais vous me paraissez étranger et cela mérite quelque indulgence. Je vous dirai même que les astres m'inclinent à vous vouloir du bien. Si vous vous rendez digne de mes sentimens par un attachement sincère, je vous permettrai d'aspirer à mes bontés, grâce que je n'ai encore accordée à personne.

A ces mots, qu'elle prononça avec un air de majesté qui augmentait le prix de la faveur que je recevais, je me sentis transporté de joie. Ah! sultane, m'écriai-je en me prosternant à ses pieds, l'ai-je bien entendu? A quelle fortune daignez-vous élever un étranger qui n'a point d'autre mérite que de vous trouver adorable! — Tant mieux, interrompit-elle, la grâce en sera d'autant plus grande que vous croirez moins la mériter. Apprenez-moi, poursuivit-elle, de quel pays vous êtes, quelle est votre naissance et ce qui vous a fait venir à Serendib.

Je satisfis pleinement sa curiosité; mais lorsque je dis que je devais le lendemain m'embarquer pour m'en retourner, elle m'interrompit en marquant quelque émotion. Quoi donc! Aboulfaouaris, me dit-elle, vous avez dessein de nous quitter sitôt? La plus belle île de la mer des Indes n'a pas assez de charmes pour vous retenir plus longtemps! — Princesse, répondis-je, la ville de Serendib a sans doute de quoi charmer des yeux plus difficiles que les miens; mais quelques merveilles qu'on admire dans la superbe enceinte de ses murs, je m'en arracherais sans peine si ce jour n'eût pas offert à mes yeux des appas plus capables de m'arrêter. — Vous ne persévérez donc plus, reprit la dame en souriant, dans la résolution de ce départ précipité? — Après les glorieuses espérances, lui repartis-je, que vous m'avez permis de concevoir, puis-je, ma reine, avoir

d'autre volonté que celle qu'il vous plaira de m'inspirer? — Avec de pareils sentimens, répliqua-t-elle, vous ne sauriez manquer de me plaire, et je ne me repens point d'avoir fixé mon choix sur vous.

En achevant de parler ainsi, elle me dit de m'asseoir à côté d'elle sur son sofa; et comme j'en faisais difficulté, elle me témoigna si sérieusement qu'elle s'offenserait de mon refus que je m'imaginai lui marquer mieux mon respect en obéissant qu'en prenant auprès d'elle un air d'esclave. Elle m'apprit qu'elle se nommait Canzade¹, qu'elle était fille d'un premier visir du roi de Serendib; que la mort de son père la laissait en droit de disposer de son sort; que les plus grands seigneurs de l'état l'avaient recherchée, mais qu'elle s'était refusée à leur poursuite et n'avait pas voulu jusqu'à s'engager. Elle m'avoua que les paroles qui m'étaient échappées en la voyant passer auprès de moi l'avaient frappée; qu'elle m'avait regardé avec attention et que ma personne lui avait plu; que son père, pendant quarante ans passés dans les emplois, avait amassé des biens immenses qu'il ne tiendrait qu'à moi de partager avec elle.

Je lui témoignai ma reconnaissance dans les termes les plus tendres et les plus soumis, et je parlai d'une manière à lui persuader que sa personne me touchait plus que ses richesses. Elle parut satisfaite de mes sentimens. Nous changeâmes ensuite de matière, et je reconnus dans notre entretien que la nature avait pris plaisir à joindre en elle les plus rares qualités de l'esprit à celles du corps.

CLVIII^e JOUR.²

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de douze esclaves qui entrèrent dans le salon. Ils portaient tous les préparatifs d'un grand repas. Ils eurent en moins de rien dressé et couvert la table des mets les plus exquis. L'odeur admirable faisait juger de la finesse des assaisonnemens. Canzade me prit par la main, se mit à table et me fit asseoir auprès d'elle. Nous commençâmes à manger. Elle me servait de sa propre main tout ce qu'il y avait de meilleur. La délicatesse et la variété des vins répondaient à celles des viandes; ils étincelaient

¹ *Canzade*, ou plus exactement *Khanzadeh*, veut dire fille de Khan.

dans l'or et le cristal où elle les faisait verser ; mais les esprits qu'ils exhalaient m'enivraient moins que les regards de la dame, qui, me présentant une coupe d'un air riant, allumait dans mon cœur une flamme qui s'augmentait de moment en moment.

Elle m'entretenait pendant le repas d'agréables choses. L'enjouement de son humeur avait un charme particulier ; le désir de plaire y joignait de nouvelles grâces. Aboulfaouaris, me disait-elle toutes les fois qu'elle m'offrait du vin dont je n'avais pas encore bu, goûtez de ce vin. Ses belles lèvres en faisaient auparavant l'essai et semblaient le rendre encore plus délicieux qu'il n'était. Je prenais la coupe avec transport, et en buvant la liqueur, j'avalais à longs traits le doux poison de l'amour.

Sur la fin du repas, les femmes de Canzade se partagèrent ; les unes prirent des instrumens et commencèrent à chanter, les autres se mirent à danser des danses assez semblables aux nôtres. Chacune s'acquittait également bien de son devoir, et soit dans le chant, soit dans la danse, l'art, la justesse et la méthode y étaient parfaitement observés. Tandis qu'on chantait les airs les plus tendres, les yeux de Canzade et les miens parlaient un langage muet le plus touchant du monde ; il était entremêlé de soupirs brûlans qui marquaient assez l'ardeur de nos desirs. La dame, après que ses femmes eurent chanté, voulut chanter elle-même. Elle se fit donner une coupe, et jetant sur moi un regard où la tendresse et la joie paraissaient également dépeintes, elle chanta un air dont le sens était que le vin disposait merveilleusement par sa douce chaleur le cœur d'une dame à partager les feux de son amant.

Le repas fini, on apporta des parfums¹. C'était une cassolette d'or où brûlait un bois de la meilleure canelle de toute l'île de Serendib. Nous nous lavâmes les mains avec des eaux de senteur ; ensuite nous donnâmes toute notre attention aux chants et aux danses qui continuaient toujours, quoique nous fussions levés de table. Ces divertissemens nous menèrent jusqu'au soir.

¹ On connaît la passion des Orientaux pour les parfums. C'était un goût dominant chez Mahomet en particulier : « Deux choses, disait-il lui-même, m'attirent et m'entraînent : les femmes et les parfums ; ces deux choses me réjouissent et me rendent plus dispos à la prière. » (*Moumènes arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. 1er, p. 275.)

La nuit étant arrivée, je voulus prendre congé de la dame. Comment donc ! me dit-elle d'un air mécontent, vous songez encore à me quitter ? Après les assurances que vous m'aviez données de n'avoir point d'autres volontés que les miennes, je ne m'attendais pas à un pareil compliment. L'accueil que je vous fais ne vous paraît pas sans doute mériter que vous en souhaitiez la continuation. Pour un homme qui veut faire croire qu'il est fort épris, vous avez des impatiences qui sont assez nouvelles : vous craignez autant la nuit que les autres amans la souhaitent. — Ah ! madame, m'écriai-je, que vous lisez mal dans le fond de mon cœur ! Cet accueil, dont vous m'accusez si injustement de ne pas connaître le prix, fait la plus douce idée de mon esprit. J'ai craint d'abuser de vos bontés ; et bien loin de me blâmer d'avoir voulu prendre congé de vous, plaignez-moi plutôt de la violence que je me suis faite pour me résoudre à m'éloigner de vos charmes. — On doit peu vous plaindre, répartit-elle, d'une violence que vous pouviez vous épargner. Une si grande discrétion m'est suspecte. Je ne vous conseille pas d'entreprendre de vous en faire un mérite auprès de moi. — Hé ! pouvais-je, madame, lui dis-je, me flatter que vous me destiniez à passer la nuit dans votre palais ? — Après tout ce que je vous ai dit, répartit-elle, je vous aurais pardonné de le croire. Je démêle dans votre procédé une liédeur qui répond mal de la vivacité de vos sentimens.

CLIX^e JOUR.

Je ne manquai pas de dire à la dame qu'elle me faisait une cruelle injure de me soupçonner de froideur. Je me répandis en discours passionnés pour la désabuser. Je lui avouai qu'au milieu de tous les plaisirs qu'elle avait la bonté de me procurer, je n'avais pu me défendre d'un mouvement d'inquiétude. Je lui racontai la réception que mon hôte m'avait faite à mon arrivée à Serendib, lui représentai qu'il devait être fort en peine de moi, et qu'il le serait encore bien davantage si je n'allais pas coucher chez lui.

Canzade se laissa persuader. Elle entra dans l'obligation où j'étais de mettre l'esprit de Habib en repos ; mais elle ne voulut pas que je sortisse pour l'aller trouver moi-même, quelques sermens que je lui fisse de revenir sur-le-

champ : elle craignait que le prudent Habib ne m'empêchât de suivre les mouvemens de mon amour. Elle me permit seulement de lui écrire, et encore me défendit-elle de lui faire le moindre détail de mon aventure et de lui mander le lieu où j'étais. Sa défiance là-dessus alla même si loin qu'elle voulut dicter la lettre. Ainsi je mandais simplement à mon hôte qu'une affaire importante m'obligeait à retarder mon départ et me priverait de sa vue pour quelques jours ; que je le priais de n'être point en peine de moi.

Elle fit porter la lettre à Habib, et se voyant rassurée sur mon départ, elle me mena dans tous les appartemens de son palais et m'en montra les magnificences, qui me parurent dignes d'un grand visir. Cette dame, lorsque l'heure de se reposer fut venue, me conduisit à l'appartement qu'elle m'avait destiné et qui n'était pas le moins riche de son palais. Elle m'y laissa, et à peine en fut-elle sortie que plusieurs esclaves, chargés du soin de me servir, m'apportèrent tout ce qu'il faut pour un propre et galant déshabillé. Ils m'aiderent à me mettre au lit.

Lorsque je me vis seul et en liberté de faire des réflexions sur l'état où je me trouvais, je dis en moi-même : A quoi aboutira tout ceci ? Quel sort brillant vient s'offrir à moi ! quelles richesses sont étalées dans ce palais ! Dois-je en effet espérer que je serai bientôt possesseur d'une si belle dame ? Non, Aboulfaouaris, non, tout cela n'est point fait pour toi. Cesse de te flatter. Ce sont des pièges que la fortune te tend, et tu verras bientôt sans doute s'évanouir comme un songe décevant toutes ces idées de grandeur et de volupté dont tu t'enivres.

Cette pensée ne laissait pas de me troubler. Mais un moment après, je me représentais que j'avais tort de m'alarmer ; que Canzade n'ayant point d'intérêt à me tromper, je ne devais point me défier de ses bontés ; que les manières de ses gens m'avaient paru très-sérieuses et très-naturelles, et que j'avais même remarqué dans ses yeux qu'elle était touchée d'une véritable passion pour moi. Ainsi tantôt me livrant à ma confiance et tantôt cédant à mon inquiétude, comme un vaisseau agité par deux vents opposés, je passai la nuit entière sans prendre aucun moment de repos.

Le jour me surprit que je rêvais encore avec beaucoup de vivacité aux mêmes choses qui

m'avaient occupé toute la nuit. Le soleil vint éclairer mon appartement ; il en faisait briller les riches meubles. Ébloui de leur éclat, je regardais ce palais comme un de ces châteaux enchantés où l'art magique, maîtrisant la nature, étale tout son pouvoir. Je me levai, et aussitôt les esclaves qui m'avaient aidé à me mettre au lit, m'entendant marcher, entrèrent chargés de robes magnifiques. J'en pris une d'une étoffe de soie verte relevée d'une broderie d'or dont le travail me plaisait infiniment pour le bon goût du dessin.

À peine en fus-je revêtu que Canzade, ayant appris que j'étais visible, vint me demander si j'avais bien reposé. Son impatience de me revoir ne lui avait pas permis d'attendre que j'allasse la trouver dans son appartement. Je lui répondis que j'avais passé la nuit d'une manière à mériter qu'elle avançât le moment de mon bonheur. A quoi elle repartit en souriant qu'elle voulait être pleinement instruite de la sincérité de mes paroles avant que de faire une démarche si délicate pour son repos.

CLX^e JOUR.

Je demurai huit jours dans le palais de Canzade, où je fus traité avec toutes les déférences qu'on aurait eues pour un roi. La dame avait des manières charmantes pour moi. Elle ne me refusait aucun de tous les témoignages de tendresse et de complaisance que j'aurais pu exiger d'elle, à la réserve de cette faveur singulière qui fait la suprême félicité des amans.

Un jour que nous nous promenions tous deux dans les jardins de son palais : Aboulfaouaris, me dit-elle, je me flatte que vous m'aimez, et dans cette confiance, je me suis enfin déterminée à remplir vos desirs. Rendez grâces à l'amour, qui vous ôte l'épine des roses que vous allez cueillir. Voyez ce que je fais pour vous : c'est peu de vous laisser la libre disposition de tous mes trésors, je vous donne encore ma personne, que vous ne devez pas moins estimer si vous êtes bien épris. Après cela, refuserez-vous de faire aussi quelque chose pour moi ? — Ah ! madame, interrompis-je en cet endroit avec toutes les marques d'une véritable reconnaissance, ce doute m'outrage ; parlez : fût-ce ma propre vie, il me serait glorieux de la sacrifier à vos moindres desirs. — Ce que je vous demande, repartit-elle, sera une nouvelle grâce

pour vous si vous m'aimez autant que je le veux croire. — Expliquez-vous donc, madame, m'écriai-je, c'est trop me tenir en suspens. — Il s'agit, dit-elle, d'assurer mon repos et mon honneur. Promettez-moi, jurez-moi une constance éternelle, et pour m'épargner le chagrin de nous voir séparer, joignez le don de votre main à celui de votre cœur : lions-nous l'un à l'autre par le nœud sacré du mariage.

Si le commencement du discours de Canzade m'avait rempli de joie, ces dernières paroles produisirent un effet bien différent. Je m'étais imaginé toute autre chose que ce qu'elle me proposait. Comme elle était de la secte des guèbres¹, et moi mahométan, je croyais qu'elle n'avait en vue qu'un commerce secret, et que la différence de nos religions l'empêcherait d'avoir d'autres idées. Aussi me causa-t-elle un extrême étonnement lorsqu'elle me découvrit sa pensée. Je me troublai, je pâlis, je rougis, je baissai les yeux ; la confusion et l'embarras prirent sur mon visage la place que la joie y occupait un moment auparavant.

La dame, qui m'observait avec une attention à qui mes mouvemens ne pouvaient échapper, pénétra aisément la cause de mon désordre. Je ne croyais pas, me dit-elle d'un air fier et dédaigneux, qu'une pareille proposition dût vous être si désagréable, et je m'attendais plutôt à mille transports de joie qu'à cette consternation qui m'offense. Quoi donc ! tiendriez-vous à déshonneur de m'avoir pour épouse ? — Madame, lui répondis-je, je connais tout le prix du rang glorieux où vos bontés veulent m'élever, mais le ciel y met un obstacle invincible ; et si vous voyez du trouble et de la confusion sur mon visage, c'est parce que je déplore en secret mon malheur, qui ne me permet pas d'accepter une offre qui sans cela ferait toute ma gloire et ma félicité.

— Je m'imaginai, reprit-elle, que mon rang seul et ma volonté pouvaient opposer des obstacles à votre bonheur, et comme je voulais bien m'abaisser jusqu'à vous, je pensais avoir levé toutes les difficultés. Mais apprenez-moi, poursuivit-elle, quel est cet obstacle qui vous semble invincible ? — Ma religion, lui répondis-je. Je n'ose enfreindre le précepte qui nous défend d'épouser une femme qui ne suit pas les lois du mahométisme. — Je n'ai pas moins

de délicatesse que vous sur la religion, répliqua Canzade, et je ne voudrais pas pour un empire me marier avec un mahométan. Je prétendais, avant que d'unir nos destins, vous faire renoncer à la fausse doctrine de votre prophète et vous obliger d'embrasser la secte des guèbres. Je comptais que vous adoreriez le feu et le soleil, enfin que vous abjureriez votre religion pour suivre la nôtre. Je me faisais, je l'avoue, un mérite auprès du soleil de lui donner pour sectateur un homme dont je chérissais la personne jusqu'à lui livrer tous mes trésors. Mais vous ne voulez pas que j'aie cet avantage ; et méprisant une haute fortune plutôt que de consentir à recevoir ma main, vous devenez le plus ingrat de tous les hommes.

CLXI^e JOUR.

Ces derniers mots, et le ton dont Canzade les prononça, augmentèrent ma confusion et fournirent contre moi de nouvelles armes en irritant le ressentiment de la dame. Elle m'accabla de reproches en laissant couler des pleurs qui me perçaient le cœur à chaque instant. Qu'elle était redoutable en cet état pour un amant qui voulait conserver sa vertu ! Ma propre douleur et celle qu'elle faisait paraître m'étaient presque le sentiment. Hélas ! peu s'en fallut que je ne succombasse ; et j'aurais sans doute tout sacrifié à ses larmes si, secrètement inspiré de Mahomet, je n'eusse pas reçu de ce grand prophète l'assistance dont j'avais besoin. Mais je demurai ferme dans mon devoir.

Canzade était fort étonnée que mon attachement pour ma religion fût capable de me faire renouer à sa possession et à ses trésors. Elle avait apparemment entendu raconter l'histoire de quelque musulman moins scrupuleux que moi. Ma fermeté l'affligeait fort. Cependant, nourrissant encore quelque espérance qu'à la fin je me laisserais fléchir, elle ne voulut pas prendre mon refus pour une réponse finale. L'injustice et la dureté de votre procédé, me dit-elle, auraient dû mettre à bout ma patience. Je rougis d'avoir encore la faiblesse de vous regarder. Je veux bien croire toutefois que vous changerez de sentiment : je vous laisse huit jours pour vous déterminer. Je ne veux pas que vous ayez lieu de me reprocher que je ne vous ai pas donné le temps de vous reconnaître. Mais si après cela vous n'avez pas pris

¹ Voyez une note des *Mille et une Nuits*, p. 317.

la résolution de faire ce que j'exige de vous, si vous persévérez à vous rendre indigne de mes bontés, attendez-vous à tout ce que le ressentiment d'une femme outragée peut avoir de plus rigoureux.

A ces mots elle me quitta d'un air à me persuader qu'elle en viendrait effectivement aux dernières extrémités si je ne me résolvais à l'épouser. Je demurai dans la plus déplorable situation qui se puisse concevoir. Rien n'était égal à ma consternation. Je ne voyais aucun jour à me rendre heureux, à moins que je ne voulusse abjurer le mahométisme. Hé, pouvais-je prendre ce parti ! Charmante Canzade, m'écriais-je en soupirant, il ne me sera donc plus permis d'élever mes désirs jusqu'à vous. Ah ! quoique j'aie perdu l'espérance de vous posséder, je sens bien qu'il n'est pas en mon pouvoir de cesser de vous aimer ; quoique éloignée de moi, vous serez toujours la souveraine de mon cœur !

Je passai les huit jours qui m'étaient donnés pour me consulter ; je les employai à regretter le bonheur dont j'avais conçu l'espérance. Mais quelque peine que j'eusse à y renoncer, j'eus la force de ne pas changer de résolution. Canzade, s'apercevant au bout du temps qu'elle m'avait prescrit pour me résoudre que je n'étais pas encore dans la disposition où elle me voulait, m'accorda encore huit autres jours, et pour contribuer de sa part à la victoire qu'elle avait dessein de remporter, elle mit en usage ses charmes les plus puissans. Enfin, voyant que tous les jours s'écoulaient sans qu'elle en fût plus avancée, elle me fit avertir de l'aller trouver. On me conduisit dans le plus superbe appartement de son palais. Elle m'y attendait, au milieu de toutes ses femmes, sur un trône plus élevé seulement de quelques marches. Elle avait plus l'air d'un juge sévère que d'une amante sensible.

Je ne m'approchai du trône qu'en tremblant, car je jugeais bien, à tout cet appareil, qu'on allait me faire expliquer pour la dernière fois. Quoique j'eusse eu assez de temps pour préparer une réponse, j'étais si troublé que j'avais à peine l'usage de mes sens. Elle fit sortir tous ceux qui n'étaient pas du secret, et radoucissant un peu ses regards : Hé bien ! Aboulfaouaris, me dit-elle, êtes-vous enfin plus raisonnable ? Vos réflexions ont-elles ramené votre cœur indocile à des sentimens plus dignes de

moi ? Elle prononça ces paroles d'une manière si touchante que j'en fus saisi. Le regret de perdre tant de charmes m'ôta le sentiment : je tombai évanoui au pied du trône.

CLXII^e JOUR.

Canzade ne put me voir en cet état sans compassion. Elle descendit de son trône et fut fort empressée à me secourir. Je m'en aperçus lorsque, ayant repris mes sens, j'ouvris les yeux et les arrêtai sur la dame. Je remarquai même dans les siens un air attendri. Cessez, madame, lui dis-je d'une voix faible, cessez de vous intéresser pour un malheureux qui n'est pas digne de vos soins. — Il est vrai, interrompit-elle avec émotion, que j'ai lieu de me plaindre ; mais il ne tient qu'à vous de mériter votre pardon par un retour sincère dont j'ai la faiblesse de faire encore mon bonheur. Oubliez votre injustice, et acceptez la possession de ma personne comme un bien que vous ne pouvez trop chérir.

— Hé ! le puis-je, madame, m'écriai-je d'un ton mêlé de douleur et de désespoir, puis-je profiter de vos bontés aux cruelles conditions que vous me proposez ? — Quand il s'agit de me posséder, répliqua-t-elle, devez-vous faire des réflexions qui balancent un sort si beau ! Vous voulez donc que je croie qu'il y a quelque chose qui vous est plus cher que moi ? — Vous m'êtes plus chère que toutes choses, madame, repartis-je ; mais serais-je digne de vous si j'avais la faiblesse et la lâcheté de souiller mon honneur, de renoncer à un culte... — Tais-toi, perfide ! interrompit-elle avec un extrême emportement. N'oppose point de fausses raisons à des instances qui ne te gênent que parce que tu ne m'as jamais aimée. Va, tu es indigne de mes bontés, et j'aurais honte de presser davantage un ingrat tel que toi. Je ne balance plus, je t'abandonne à ton ingratitude.

A ces mots, qui me firent frémir, elle demeura un instant sans parler. Puis, reprenant la parole d'un air froid, où il n'y avait pas moins de fureur que dans le ton qu'elle venait de quitter : Aboulfaouaris, poursuivit-elle, ne vous présentez plus devant moi. Attendez mon ordre ; vous serez bientôt instruit de ce que je vais ordonner de votre destinée. En parlant de cette sorte, elle sortit de l'appartement avec

une émotion égale à la mienne. Mais nous étions tous deux agités de mouvemens bien différens.

Je connus alors ce que j'avais à craindre de la disposition où je voyais les choses. Et si dans certains momens, amant trop passionné, je me faisais un plaisir de mourir par les coups de l'objet aimé; dans d'autres, l'amour qu'on a naturellement pour la vie me faisait songer aux moyens de me sauver. Mais comment en serais-je venu à bout? on me gardait à vue, et tous les ordres de la dame étaient exactement exécutés. Ainsi, quoique je pusse faire ou imaginer, je ne pus même parvenir à faire avertir mon hôte du lieu et du danger où j'étais.

J'attendais tous les jours qu'on me vint annoncer de sa part mon arrêt, et il s'écoula près de trois semaines sans que j'entendisse parler de rien. L'incertitude où je vivais avait quelque chose de plus affreux pour moi qu'un malheur déclaré; je souhaitais de la voir finir aux dépens de tout ce qui m'en pouvait arriver.

Enfin le moment où je devais être éclairci vint. J'achevais de m'habiller un matin, après avoir passé une nuit avec plus d'agitation que de coutume, lorsque je vis entrer dans ma chambre cinq ou six esclaves de Canzade. Ils conduisaient une troupe de gens autrement vêtus qu'on ne l'est à Serendib. Celui qui paraissait le chef de ces étrangers m'envisagea quelque temps avec attention et sans rien me dire; ensuite, rompant gravement le silence, il me dit de le suivre. Il me dit cela d'un air à me faire comprendre qu'il fallait lui obéir.

CLXIII^e JOUR.

Nous traversâmes tout le palais. Lorsque nous fûmes à la porte et prêts à sortir, je demandai à un de mes conducteurs où l'on prétendait me mener. C'est ce que vous saurez avec le temps, me répondit-il, car il nous est expressément défendu de vous le dire présentement. Je suivis donc ces hommes, qui me conduisirent au port, où je m'embarquai avec eux. On appareilla sur-le-champ et l'on mit à la voile.

Lorsque nous fûmes en pleine mer, le patron du vaisseau m'apprit qu'il était du royaume de Golconde; que Canzade m'avait donné à lui pour esclave, et qu'elle l'avait chargé sur toute chose de ne jamais m'accor-

der la liberté de retourner à Basra. Il ne m'en dit pas davantage et ne me fit aucune question sur cette dame, ce qui me donna lieu de juger que, voulant lui cacher la faiblesse qu'elle avait eue pour moi et l'injure de mes refus, elle avait exigé de lui qu'il ne s'informerait point du sujet pour lequel elle se défaisait de moi.

Telle fut la vengeance de Canzade, que je ne pouvais accuser de rigueur; il me semblait qu'elle ne me punissait que trop doucement du crime dont j'étais coupable envers elle: je m'étais attendu à un plus cruel traitement. Ce n'est pas qu'en faisant réflexion que je ne reverrais plus mon père ni ma patrie, je ne trouvasse mon esclavage insupportable. Je m'affligeai fort les premiers jours. Cependant, faisant de nécessité vertu, je m'appliquai à servir fidèlement mon patron. C'était un très-bon homme et qui ne manquait pas d'esprit. Je ne me contentais pas de faire exactement ce qu'il m'ordonnait, je cherchais à prévenir ses désirs, et je m'apercevais de moment en moment qu'il devenait plus content de moi.

Nous tournâmes autour de l'île de Serendib pour entrer vers le nord dans le golfe de Bengale: c'est le plus grand golfe de l'Asie et vers le fond duquel sont les royaumes de Bengale et de Golconde¹. Nous étions prêts d'y entrer lorsqu'il s'éleva un vent si violent qu'il ne s'en était jamais vu un pareil sur ces mers. Il nous fallait un plein vent de sud qui nous portât au nord, et celui-là était un nord-ouest qui nous poussait au sud-est, le contraire de notre route, puisque nous voulions aller à Golconde. Nous eûmes beau baisser les voiles, louver et prêter le côté, nous ne pûmes tenir contre le vent, et nous dérivâmes beaucoup malgré tout l'art des matelots. Nous

¹ Golconde est une ancienne ville de la presqu'île de l'Inde et située dans la province moderne d'Haider-Abad. Jusqu'au commencement du quatorzième siècle, la ville de Golconde appartenait au royaume indien du Telingana, qui fut conquis à cette époque par l'empereur de Delhi. Elle fit ensuite partie des possessions des sultans musulmans de la dynastie des Humaynis, et ce ne fut qu'en 1512 qu'elle devint le siège d'un état indépendant. C'est de ce royaume de Golconde que le conteur persan veut probablement parler, mais on verra plus loin qu'il fait vivre son héros Aboulfaouaris sous le calife Omar, c'est-à-dire dans le premier siècle de l'hégire (le septième de notre ère). Or, à cette époque, les Arabes ne connaissaient point l'intérieur de la presqu'île de l'Inde. La même observation s'applique au royaume de Bengale. J'ai dit ailleurs que les sectateurs de Mahomet n'y pénétrèrent qu'en 1203. (Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 597.)

vîmes notre vaisseau en danger de périr; de sorte que, pour éviter le naufrage qui nous menaçait, nous fûmes obligés d'abandonner toute manœuvre et de nous laisser aller au gré du vent et des flots.

Ce vent dura quinze jours et souffla pendant tout ce temps-là avec tant d'impétuosité qu'il nous porta à plus de six cents lieues de notre route. Il nous fit laisser à notre gauche les deux longues îles de Sumatra et de Java, et nous poussa jusqu'à la hauteur des Moluques, au sud des Philippines, dans des mers inconnues à nos matelots. Il changea enfin, et se tournant en un vent d'est assez modéré, il ramena la joie dans l'équipage. Mais cette joie ne fut pas de longue durée : elle fut troublée par une aventure que vous aurez peine à croire à cause de sa singularité.

Nous recommencions à reprendre gaiement notre route, et déjà nous étions à la pointe de l'île de Java, en venant du côté d'orient, lorsque nous aperçûmes assez près de nous un homme tout nu qui luttait contre les flots pour n'en être pas englouti. Il se tenait étroitement à une planche qui le soutenait, et il nous faisait signe de l'aller secourir. La pitié nous fit détacher notre esquif pour cet effet. Si la pitié est une passion très-louable, il faut avouer aussi qu'elle est quelquefois très-dangereuse, comme vous l'allez entendre.

On reçut donc cet homme dans l'esquif et on l'amena à notre bord. C'était un homme qui paraissait avoir quarante ans. Il avait la taille un peu monstrueuse, la tête grosse, les cheveux courts, épais et grésillés, et sa bouche excessivement fendue laissait voir, quand il l'ouvrait, des dents longues et fort aiguës; ses bras étaient nerveux, ses mains larges, et il portait à chaque doigt un ongle long et crochu; ses yeux, que j'aurais tort d'oublier, ressemblaient assez à ceux d'un tigre, et il avait un nez écrasé avec des naseaux fort ouverts. Sa physionomie ne nous plut point, et il avait un air capable de changer en terreur la compassion qu'il nous avait d'abord inspirée.

CLXIV^e JOUR.

Quand cet homme, tel que je viens de le représenter, fut devant Dehausch, notre patron, il lui dit : Seigneur, je vous dois la vie; j'étais sur le point de périr sans votre secours.

II.

— Effectivement, lui répondit Dehausch, vous alliez bientôt être submergé si vous n'eussiez eu le bonheur de nous rencontrer. — Ce n'est point la mer que je craignais, lui repartit l'homme en souriant; j'aurais pu demeurer des années entières dans les eaux sans en être fort incommodé; ce qui me tourmente le plus, c'est une faim dévorante qui me mine depuis douze heures que je n'ai mangé. C'est un terme bien long pour un homme d'aussi bon appétit que moi. Ainsi faites-moi, s'il vous plaît, apporter au plus tôt de quoi réparer mes forces épuisées par un si long jeûne, et n'y cherchez pas tant de façon, car je ne suis pas délicat, je mange de tout.

Nous nous regardâmes les uns les autres, fort étonnés d'un pareil discours, et nous jugeâmes que le péril où cet homme s'était trouvé lui avait sans doute troublé l'esprit; ce fut aussi ce qu'en pensa mon patron, qui, concevant bien qu'il pouvait en effet avoir besoin de manger, ordonna qu'on lui apportât de quoi satisfaire six personnes affamées et des vêtements pour le couvrir. Pour des vêtements, dit l'étranger, je vous en tiens quitte: je suis toujours nu. — Mais songez, reprit Dehausch, que l'honnêteté ne vous permet pas de demeurer avec nous dans l'état où vous êtes. — Ho! répondit l'autre brusquement, vous aurez le temps de vous y accoutumer.

Cette réponse brutale nous confirma encore dans l'opinion que nous avions qu'il n'était pas dans son bon sens. Comme la faim le pressait, il s'impatientait de ce qu'on ne le servait pas assez vite à son gré; il frappait de son pied le tillac et grondait entre ses dents, et roulait les yeux d'une manière qui avait quelque chose de farouche et de funeste. Enfin il vit paraître ce qu'il souhaitait. Aussitôt il se jeta dessus avec une avidité qui nous surprit, et quoiqu'il y eût assurément de quoi rassasier six personnes à sa place, il eut en moins de rien expédié le tout.

Lorsqu'il eut nettoiyé la table qu'on avait dressée devant lui, il nous dit d'un air d'autorité de lui apporter de nouveaux mets. Dehausch, voulant éprouver jusqu'où cet affamé pousserait la chose, ordonna qu'on lui obéît. On regarnit donc la table d'autant de mets que la première fois; mais ce second service ne dura pas plus longtemps et fut bientôt englouti. Nous nous imaginions du moins que

cel homme en demeurerait là. Nous nous trompions. Il demanda à manger sur de nouveaux frais. Alors un des esclaves de l'équipage, choqué de l'insolence de ce brutal, se mit en devoir de le maltraiter ; mais l'autre, qui l'observait, le prévint, et l'empoignant par les deux épaules, le déchira de ses ongles tranchans. Il y eut en moins de rien cinquante sabres de levés pour venger ce meurtre affreux. Chacun s'empressait de porter son coup et de tirer raison de cette audace lorsque nous nous aperçûmes avec effroi que notre ennemi avait la peau plus impénétrable que le diamant : nos sabres se cassaient et s'émoussaient sans pouvoir même l'effleurer. Quoiqu'il ne craignit point nos coups, il ne les reçut pas impunément : il prit un des plus acharnés contre lui, et d'une force étonnante le mit en pièces à nos yeux.

Quand nous vîmes que nos sabres nous étaient inutiles et que nous ne pouvions blesser notre homme, nous nous jetâmes tous ensemble sur lui pour tâcher de le précipiter dans la mer ; mais nous ne pûmes pas seulement l'ébranler. Outre qu'il avait une raideur de membres et de nerfs prodigieuse, il enfonça ses ongles crochus dans le bois du tillac et s'y tint attaché de telle sorte qu'un roc au milieu des vagues n'est pas plus immobile. Aussi, bien loin de paraître effrayé de notre entreprise, il nous dit avec un souris amer : Mes amis, franchement vous prenez un fort mauvais parti. Vous serez mieux de m'obéir. J'en ai réduit de plus indociles que vous. Je vous déclare que si vous continuez à vous raidir contre mes volontés, je vous ferai le même traitement que je viens de faire à vos deux camarades.

CLXV^e JOUR.

Ces paroles nous glacèrent d'effroi. Nous ne fîmes plus de résistance. On alla docilement chercher pour la troisième fois des mets qu'on lui servit. Il se mit à table, et on eût dit, à le voir manger, que son appétit s'augmentait au lieu de diminuer.

Dès qu'il remarqua que nous étions déterminés à nous soumettre, il devint de belle humeur. Il nous témoigna qu'il était fâché que nous l'eussions forcé de faire ce qu'il avait fait et nous dit affectueusement qu'il nous aimait à cause du service que nous lui avions rendu en le tirant de la mer, où il serait mort de faim

s'il eût tardé seulement de quelques heures à nous rencontrer ; qu'il souhaitait pour notre bien qu'il survînt quelque autre vaisseau muni de bonnes provisions, parce qu'il se jetterait dessus et nous laisserait en repos. C'était en mangeant qu'il nous tenait ce discours. Il riait, badinait comme les autres hommes ; et nous l'aurions même trouvé assez divertissant si nous eussions été dans une situation à prendre goût à ses plaisanteries.

Enfin il se rendit au quatrième service et fut deux heures après sans rien manger. Pendant cet excès de sobriété, il nous parlait fort familièrement ; il nous questionnait l'un après l'autre sur notre pays, sur nos usages et sur nos aventures. Nous espérions que la fumée de tant de mets qu'il avait dans l'estomac pourrait lui monter à la tête et l'assoupir ; nous attendions avec impatience que le sommeil vint s'emparer de ses sens, et nous nous promettions bien, tandis qu'il dormirait, de l'enlever avec précipitation, avant qu'il eût le temps de se reconnaître, et de le jeter à la mer. Cet espoir faisait notre seule ressource ; car quoique nous eussions une grande quantité de provisions dans notre vaisseau, de la manière dont il s'y prenait, il était homme à les consumer en peu de temps. Mais hélas, nous nous flattions d'une fausse espérance ! Le cruel, comme s'il eût pénétré notre dessein, nous avertit qu'il ne dormait jamais. Il nous dit que la quantité d'alimens qui entraient dans son corps réparait la faiblesse de la nature et suppléait au besoin qu'elle a de repos.

Nous reconnûmes avec douleur cette triste vérité. Nous avions beau, en répondant à ses questions, lui faire des récits longs et ennuyeux, le bourreau ne s'endormait pas pour cela. Nous déplorions donc notre infortune, et notre patron désespérait de jamais revoir Golconde lorsque tout à coup l'air nous parut s'obscurcir au-dessus de nous. Notre première pensée fut que c'était une tempête qui commençait à se former et nous en eûmes d'autant plus de joie qu'un orage nous laissait plus d'espoir de salut que l'état où nous nous trouvions. Notre vaisseau pouvait se briser contre un écueil à la vue de quelque île où nous nous serions sauvés à la nage et où nous aurions peut-être été débarrassés du monstre, qui se promettait bien sans doute de nous dévorer après avoir mangé toutes nos provisions.

Nous souhaitions donc qu'une tempête violente vint nous accueillir; et, ce qui peut-être n'était point encore arrivé, nous fîmes des vœux au ciel pour être submergés. Cependant nous nous trompions, ce que nous prenions pour un amas de nuées et de vapeurs était un des plus gros roks¹ qu'on ait jamais vus dans ces mers. Ce monstrueux oiseau vint avec impétuosité fondre sur le tillac et enleva notre ennemi, qui était au milieu de tout l'équipage et qui, ne se défiant de rien, n'eut pas le temps de se précautionner contre cet enlèvement. Nous ne nous en aperçûmes nous-mêmes que quelques momens après et lorsque l'oiseau se fut relevé dans les airs avec sa proie.

Nous vîmes alors un combat fort extraordinaire. L'homme s'étant reconnu, et se sentant en l'air entre les griffes d'un monstre ailé dont il éprouvait la force, prit le parti de se défendre. Il avait les mains libres. Il enfonça ses ongles crochus dans le corps du rokh, et en même temps, portant les dents sur son estomac, il se mit à dévorer toute la chair et les plumes qui étaient au-dessus. L'oiseau en ressentit une douleur qui lui fit pousser un cri dont tout l'air retentit aux environs, et pour s'en venger, il creva d'une de ses griffes les deux yeux de son ennemi. Celui-ci, quoique aveuglé, ne lâcha point prise et acheva de manger le cœur du rokh, qui, rappelant en mourant le reste de ses forces, lui écrasa la tête d'un coup de bec. Ils tombèrent tous deux sans vie dans la mer à quelques pas de nous.

CLXVI^e JOUR.

Voilà de quelle manière il était écrit sur la table de la prédestination que nous serions délivrés de ce dangereux homme. D'abord que nous nous en vîmes défaits, ce fut une joie générale dans le vaisseau. Nous ne pouvions assez admirer notre bonheur, et nous regrettâmes la mort du rokh à qui nous en étions redevables.

Nous continuâmes notre route en nous entretenant de cette aventure, qui nous paraissait d'autant plus singulière que nous ne pouvions comprendre comment il était possible qu'il y eût au monde une pareille espèce d'hommes. Nous avions toujours le vent favorable. Après plusieurs jours de navigation, nous aperçûmes

¹ Voyez sur cet oiseau fabuleux une note des *Mille et une Nuits*, p. 89.

heureusement la terre. Au premier avis que nous en donna le matelot qui était à la hune, on prit les hauteurs, et suivant nos observations, nous reconnûmes que nous étions à la pointe occidentale de l'île de Java qui, avec l'orientale de l'île de Sumatra, forme l'entrée du détroit de la Sonde, assez près de la ville de Bantam. Ravis de cette découverte, nous fîmes aussitôt force de voile; et, pour comble de bonheur, il arriva que le vent, qui était à l'est, se tourna au sud et par conséquent nous devint favorable pour aller au détroit. Nous en profitâmes si bien qu'en peu de temps nous nous rendîmes à Bantam.

Nous renouvelâmes là nos provisions, et notre patron, ayant des affaires à la fameuse Batavia, qui n'en est qu'à quinze ou vingt lieues, fit mettre à la voile pour nous y transporter. J'en eus beaucoup de joie, car c'est une ville singulière et de la dernière magnificence; on y voit à profusion tout ce qu'il y a de plus curieux dans l'empire de la Chine. Aussitôt que Dehausch y eut terminé ses affaires, nous enfilâmes vers le royaume de Golconde, où nous arrivâmes après un mois de navigation des îles de la Sonde.

Mon patron fut reçu dans la capitale où il faisait sa résidence avec un applaudissement général, car il était aimé de tout le monde. Pour sa famille, on ne peut exprimer la joie qu'elle eut de son retour. Sa femme et sa fille ne pouvaient se lasser de l'embrasser; et lui, charmé de revoir ces objets chéris, pleurait de tendresse en répondant à leurs embrassemens.

Après mille et mille caresses, il me présenta à ces dames comme un esclave qu'il considérait particulièrement et il les pria de recevoir agréablement mes services. J'acquis en peu de temps sur elles un grand crédit. Rien n'était bien fait que par moi. Les autres esclaves mêmes, loin d'en avoir de la jalousie, paraissaient ravis de me voir si bien traité. Il est vrai que je leur procurais les meilleurs traitemens que je pouvais et que souvent je leur faisais donner des récompenses qu'ils n'avaient pas méritées.

Enfin l'amitié que Dehausch avait pour moi augmenta de telle sorte qu'il me dit un jour: Aboulfaouaris (car je ne lui avais caché ni mon nom ni mon pays), vous avez dû vous apercevoir que je vous ai toujours distingué de mes autres esclaves. Dès le premier instant que

je vous ai vu, j'ai conçu de l'inclination pour vous et je n'ai rien épargné pour adoucir la rigueur de votre esclavage. Je prétends vous donner encore de plus grandes marques de mon affection. Vous avez vu ma fille, il n'y en a peut-être pas une plus belle dans Golconde : j'ai résolu de vous la faire épouser. J'ai déjà sondé ses sentimens, et il m'a paru que vous ne lui déplaisiez pas.

Je fus étourdi de cette proposition, et il ne fut pas difficile à celui qui me la faisait de juger qu'elle ne m'était guère agréable. Comment donc ! me dit-il, ce que je vous propose vous fait de la peine ? L'avantage d'être mon héritier et de posséder Facrinnisa est-il si peu considérable qu'il ne puisse exciter l'envie d'un esclave ? — Seigneur, lui répondis-je, l'honneur d'être votre gendre aurait de quoi me tenter si vous suiviez comme moi la loi musulmane ; mais vous êtes Gentil... — Oh ! si vous n'êtes arrêté que par cet obstacle, répondit le patron, nous serons donc bientôt d'accord, car je suis dans la résolution de me faire mahométan, et ma fille est dans la même résolution. Malgré les préjugés dont les prêtres de la Gentilité ont rempli mon esprit, je suis las de rendre des honneurs divins à des bœufs et à des vaches ; j'ai trop de bon sens pour ne pas reconnaître que c'est une superstition déplorable, et je sens qu'il y a un Être-Suprême qui est au-dessus de tous les autres dieux. Ainsi, mon fils, acceptez ma proposition sans scrupule et sans retardement.

CLXVII^e JOUR.

Quoique Facrinnisa fût fort aimable et le parti très-avantageux pour moi ; quoique du côté de ma religion je n'eusse rien à me reprocher en épousant la fille de Dehaousch, je me sentais de la répugnance pour ce mariage, ce qui ne pouvait être que l'effet du souvenir de Canzade. J'eus toutefois assez de force sur moi pour n'en rien témoigner à mon patron, qui, croyant que j'y consentais parce que je ne m'y opposais point, alla porter cette nouvelle à sa femme et à sa fille.

J'eus bientôt un entretien avec Facrinnisa. Elle me parut si gaie et si contente que je ne pus m'empêcher de m'imaginer que ma personne lui plaisait. Vous allez juger si j'expliquai bien sa joie. Aboulfaouaris, me dit-elle, je suis ravie que mon père vous ait choisi pour

être mon époux, car je ne doute point que vous ne soyez assez généreux pour vouloir faire mon bonheur, même aux dépens du vôtre. — Vous ne vous trompez point, belle dame, lui répondis-je ; il n'y a rien que je ne fasse pour la charmante Facrinnisa. — Écoutez-moi, reprit-elle, et vous allez apprendre le service que j'attends de vous. J'aime le fils d'un marchand de Golconde et j'en suis passionnément aimée. Il m'a fait demander plusieurs fois à mon père, qui m'a toujours refusée à ses vœux à cause d'une ancienne inimitié qui règne entre nos familles. Vous n'avez qu'à m'épouser. Le lendemain de notre mariage vous me répudierez comme par colère ; ensuite vous feindrez de vouloir me reprendre, et vous ferez choix de mon amant pour être votre hulla. — Je vous entends, lui dis-je : vous souhaitez seulement que je vous épouse pour vous livrer à ce que vous aimez. Hé bien ! madame, j'y consens ; vous serez satisfaite. Quelque difficile qu'il soit de céder la possession d'un objet plein de charmes, je me sens capable d'un si grand effort. Mais que pensera, que me dira le seigneur Dehaousch ? Vous n'ignorez pas ce que je lui dois. Il sera surpris de ma conduite ; il ne manquera pas de me la reprocher. Que répondrai-je à ses reproches ? — Que cela ne vous cause point d'inquiétude, répartit-elle ; vous n'avez qu'à faire exactement tout ce que je vous dirai, et je vous promets que mon père sera content de vous.

Sur la foi de cette promesse, je l'assurai que j'étais disposé à servir son amour de la manière qu'elle le pouvait désirer. Charmée de cette assurance, elle pressa si bien son père de hâter notre mariage qu'il se fit peu de jours après ; mais elle abjura sa religion auparavant et embrassa le mahométisme. Tout l'avantage que je tirai de mon union avec Facrinnisa fut d'avoir obligé cette dame à renoncer à l'idolâtrie plus tôt qu'elle n'aurait fait. Tout aimable qu'elle était, je sacrifiai les droits d'époux à l'honneur de tenir la parole que je lui avais donnée de ne la regarder que comme un dépôt dont il fallait me dessaisir et que je devais rendre pur et entier. Je n'en fus pas longtemps chargé, et voici de quelle sorte je me conduisis par ordre de cette dame pour la remettre entre les mains de son amant. Peu de jours après mon mariage, je la répudiai. Dehaousch, comme je l'avais prévu, étonné de

mon procédé, vint chez moi, car nous allâmes loger dans une maison particulière dès le jour même que nous fûmes mariés. Il me demanda pourquoi j'avais répudié Facrinnisa. Je lui répondis que je m'étais aperçu qu'elle avait une passion dans le cœur, et que ne voulant point posséder une femme malgré elle, je l'avais répudiée. Il se moqua de ma délicatesse et me dit que sa fille peu à peu s'attacherait à moi ; enfin il m'exhorta à la reprendre, et je feignis de me laisser persuader. Je vais dans la ville, lui dis-je, chercher un hulla ; je l'amènerai chez moi cette nuit avec le nayb du cadî. Demain, quand ce hulla aura répudié Facrinnisa, j'irai vous en avertir, et nous-renouvellerons nos noces sous de meilleurs auspices.

CLXVIII^e JOUR.

Dehausch se retira chez lui un peu plus satisfait de moi qu'il ne l'avait été en apprenant la répudiation de sa fille. Il me laissa le soin de choisir un hulla et de tout le reste de la cérémonie. Ainsi j'allai moi-même chercher l'amant de Facrinnisa, et ils furent mariés en ma présence par le lieutenant du cadî. Ils passèrent la nuit ensemble, et le lendemain, comme le hulla refusa de répudier sa femme, je me rendis à la maison de Dehausch et lui dis, en faisant paraître une douleur que je ne ressentais point, que le hulla ne voulait point répudier son épouse, quoiqu'il m'eût promis le jour précédent de faire tout ce que je souhaiterais.

Il faut voir qui est ce hulla, dit alors Dehausch ; si ce n'est qu'un misérable, j'ai assez de crédit et d'argent pour lui arracher ma fille. Dans le temps qu'il parlait de la sorte, le nayb arriva et lui dit : Seigneur Dehausch, je viens vous apprendre que le hulla dont votre gendre a fait choix est fils d'Amer le marchand. Ainsi votre fille est perdue pour son premier mari, car le second a résolu de ne la lui céder jamais. Je sais bien qu'Amer n'est pas de vos amis, mais je vous conseille de vous réconcilier avec lui en faveur de ce mariage et d'étouffer la haine que vous avez pour lui depuis si longtemps.

Le nayb ne se contenta pas d'exhorter mon patron à se raccommoier avec la famille de son nouveau gendre, il s'offrit à parler lui-même au seigneur Amer et à ne rien épargner

pour les bien remettre ensemble. Dehausch, jugeant en homme de bon sens qu'il n'avait point de meilleur parti à prendre que celui qu'on lui proposait, ne s'en éloigna point, et le lieutenant, ayant trouvé Amer dans la même disposition, établit entre ces deux pères une parfaite intelligence. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que mon patron, prévenu que j'étais la victime de cette réconciliation, me plaignit et me donna comme pour me dédommager une assez grosse somme d'argent avec la liberté de retourner à Basra.

Voilà de quelle manière Facrinnisa fut débarrassée d'un mari qu'elle n'aimait point et unie avec son amant. Aussitôt que je vis son bonheur assuré, je sortis de Golconde, et me joignant à quelques personnes qui voulaient aller à Surate, nous gagnâmes la mer. Nous nous embarquâmes dans un vaisseau qui mit bientôt à la voile, et notre navigation fut fort heureuse. Si dès le lendemain de mon arrivée j'eusse trouvé quelque bâtiment prêt à partir pour Basra, j'aurais profité de l'occasion ; mais comme je n'en trouvai point, je fus obligé de demeurer à Surate.

CLXIX^e JOUR.

La ville de Surate est trop agréable et trop remplie de choses curieuses pour que je m'y ennuyasse. J'allais souvent aux bains publics, qui sont là très-beaux et où l'on est mieux servi qu'en aucun autre lieu du monde ; je me promenais aussi fort souvent aux environs de la ville et dans les avenues, qui en sont charmantes, ou dans les jardins délicieux, car on en voit plusieurs qui sont bien entretenus et ouverts à toutes les personnes qui veulent s'y promener.

Un jour que je prenais le plaisir de la promenade dans un de ces jardins, un homme d'un âge déjà un peu avancé m'aborda au détour d'une allée et me salua fort civilement. Je le saluai de même et nous liâmes conversation. Comme il me parut franc et sincère, sa franchise excita la mienne. Il me dit qu'il était Gentil, qu'il avait à la rade de Surate un vaisseau qui lui appartenait et qu'il faisait tous les ans un petit voyage sur mer. De mon côté, pour ne pas demeurer en reste de confiance avec lui, je lui dis que j'étais mahométan, et je lui contai toutes mes aventures.

Il se montra si sensible à mes malheurs que j'en fus surpris. Il s'en aperçut. Je vois bien, mon fils, me dit-il, que vous êtes étonné de me voir entrer si vivement dans vos peines ; mais outre que je suis d'un naturel le plus compatissant du monde aux maux de mon prochain, je vous dirai que je me sens beaucoup d'amitié pour vous, quoique vous ne soyez pas de ma religion. Je suis touché des périls que vous avez courus, et quand vous les raconterez à votre père, je suis assuré qu'il n'y sera pas plus sensible que moi.

Il est naturel de répondre à l'amitié qu'on nous témoigne. S'il me dit des choses obligantes, il eut aussi lieu d'être satisfait des discours que je lui tins. Il en parut charmé. O jeune homme ! s'écria-t-il, que je me sais bon gré d'être venu dans ce jardin, puisque je vous y ai rencontré ! Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point votre entretien m'est agréable. Chaque instant augmente l'affection que j'ai conçue pour vous. Allons ensemble à la ville, et venez, je vous prie, loger chez moi. Je suis vieux, riche, et je n'ai point d'enfants, je vous choisis pour mon héritier. A ces paroles, il me tendit les bras et m'embrassa avec autant de tendresse que si j'eusse été son fils.

Il fallut le remercier des bontés nouvelles qu'il faisait paraître pour moi. Autres assurances d'amitié de sa part ; vives protestations de la mienne. Enfin le résultat de notre conversation fut que nous sortîmes du jardin et rentrâmes dans la ville ensemble. Il me conduisit à sa maison, qui n'était pas une des moins belles de Surate. Après que son portier nous eut ouvert la porte de la rue, j'aperçus au lieu de cour deux parterres¹ de toutes sortes de fleurs séparés par une large allée enduite d'un mortier plus dur et plus beau que le marbre. Nous suivîmes l'allée, qui nous mena à un assez beau corps de logis où l'on ne voyait point à la vérité briller l'or, mais les ameublemens pour être plus riches n'en étaient pas moins agréables à la vue. Les tapisseries et les sofas, quoique de simples toiles peintes, ne laissaient pas de faire de beaux appartemens. Il est vrai que ces toiles étaient d'un goût admirable et des plus belles qui se fassent à Nasulipatan² et

¹ A Surate, toutes les maisons des personnes riches ont, au lieu de cour, de semblables parterres. (Petis.)

² Nasulipatan, ville importante de l'Inde méridionale et capitale du quatrième district des Serears du nord. Elle appartient aujourd'hui aux Anglais.

dans les autres lieux de la côte de Coromandel.

Le vieillard m'obligea d'abord à me baigner commeluidans un grand bassin de pierre où il y avait une eau claire et propre, et qui lui servait ordinairement à se laver, tant pour se rafraîchir que pour remplir les devoirs de sa religion. Au sortir du bain, des esclaves nous apportèrent du linge fin et nous essuyèrent. Nous passâmes ensuite dans une salle où nous nous assîmes tous deux à une table couverte de plusieurs sortes de viandes servies dans des plats de porcelaine de la Chine et de vernis du Japon. La muscade de Malaca, le girofle de Macassar et la canelle de Serendib dominaient dans les ragoûts. Après avoir mangé autant qu'il nous plut, nous bûmes du vin de Palme, appelé tary, que je trouvai délicieux.

Lorsque nous eûmes fait la débauche, mon vieil hôte me dit : Je vais vous faire une confidence qui vous fera connaître jusqu'où va ma tendresse pour vous. Je dois partir du port de Souali¹ dans quinze jours pour me rendre à une île où j'ai coutume d'aller tous les ans. Vous viendrez avec moi. Il y a dans cette île, qui est déserte à cause qu'elle est remplie de tigres, plus de deux cents puits où il vient des perles d'une grosseur extraordinaire. Cela n'est su que de moi seul. Un vieux capitaine de vaisseau, dont j'étais autrefois l'esclave favori, m'eut découvert ces trésors et m'apprit de quelle manière je pourrais m'approcher des puits malgré les animaux féroces qui semblent n'être là que pour en défendre l'approche. — Effectivement, dis-je au vieillard en l'interrompant en cet endroit, le capitaine de vaisseau fit fort bien de vous enseigner le secret de vous avancer impunément dans cette île, car il me semble que les tigres doivent mal recevoir les étrangers qui s'y arrêtent. — Il est aisé, reprit-il, de faire prendre la fuite aux tigres les plus furieux. Nous n'aurons qu'à descendre pendant la nuit dans l'île avec des faisceaux allumés : la vue du feu épouvante et fait fuir ces animaux.

Nous irons donc, ajouta-t-il, tirer de ces précieuses sources une grande quantité de perles que nous vendrons à notre retour en cette ville, et l'argent qui nous en reviendra, joint à celui que j'ai déjà amassé de la même manière, fera une fortune considérable dont vous jouirez après ma mort.

¹ C'est ainsi qu'à Surate on appelle le port, du nom d'un gros village qui est à deux cents pas de la mer. (Petis.)

CLXX^e JOUR.

Pour me persuader qu'il ne me disait rien qui ne fût véritable, il me mena dans son cabinet et me fit voir des roupies¹ d'or et d'argent par monceaux. Il y en avait une prodigieuse quantité. Hé bien! me dit-il, cela vous paraît-il digne d'attention, et vous sentez-vous de la répugnance à voyager? Je lui répondis que non; mais je le priai de me permettre d'écrire à mon père, de lui mander mon arrivée à Surate et les raisons qui m'y tenaient. Mon vieil hôte y consentit et prit même ma lettre lorsque je l'eus achevée en disant qu'il se chargeait de la faire tenir à mon père.

Je me reposai de ce soin-là sur Hyzoum (c'est le nom du Gentil), et le jour de notre départ étant venu, nous nous embarquâmes au port de Souali. Nous mîmes à la voile, et après avoir heureusement navigué pendant trois semaines, nous vîmes paraître une petite île déserte que mon vieillard me dit être celle où nous avions affaire. Nous y allâmes mouiller, mais nous attendîmes la nuit pour y descendre. Hyzoum ordonna à tous ses matelots de demeurer à bord, et il s'avança dans l'île accompagné de moi seul. Nous avions tous deux à la main un faisceau allumé et un grand nombre d'autres sous le bras; nous portions aussi des sacs pour y mettre les perles. Dans cet état nous cherchions les puits à la lueur de nos faisceaux. Nous n'en cherchâmes pas longtemps sans en trouver un des plus profonds. Descends dans ce puits, mon fils, me dit-il, je ne doute pas qu'il n'y ait dedans de belles perles. J'y descendis aussitôt avec une corde dont il tenait un bout. Dès que je fus au fond, je sentis des nacres sous mes pieds. J'en ramassai et j'en remplis un sac que j'attachai à la corde; le vieillard la tira, défit le sac, ouvrit les nacres, et n'y trouvant que de la semence de perles, il rattacha le sac à la corde et me dit: Les perles de ce puits ne sont pas encore en état d'être emportées. Couvre-les de terre, cela les fera grossir, et l'année prochaine nous les reviendrons prendre.

Je fis ce que me disait Hyzoum. Ensuite il m'attira en haut avec la corde. Nous allâmes à un autre puits encore plus profond: il se perdait sous une grosse montagne qui s'élevait au milieu de l'île. Les nacres de celui-ci renfer-

maient des perles d'une beauté singulière. J'en remplis plusieurs fois le sac du vieillard, qui tira la corde à lui quand il eut autant de perles qu'il en pouvait emporter; ensuite il me dit en riant: Adieu jeune homme; je te remercie du service que tu m'as rendu. — O mon père! lui répondis-je, ôtez-moi donc d'ici. — Tu es bien là, repartit le traître; couche-toi et te repose sur les perles. J'ai coutume d'amener ici chaque année un jeune musulman comme toi. Tu n'as qu'à t'adresser à ton prophète; s'il a le pouvoir de faire des miracles, ainsi que tu te l'imagines, il n'abandonnera pas un homme si attaché à sa secte¹. En achevant ces mots, il s'éloigna du puits, où il me laissa crier, pleurer et lamenter.

O misérable Aboulfaouaris, disais-je, à quels maux le ciel t'a-t-il condamné! Qu'as-tu fait pour mériter le sort que tu éprouves? Mais pourquoi me plaindre d'un malheur que je me suis attiré moi-même? Ne devais-je pas me défier du perfide idolâtre qui m'a trompé? Ses caresses excessives devaient m'être suspectes; et pour peu que j'eusse eu de raison, je ne m'y serais point livré. O regrets superflus! que me sert-il en ce moment de m'imputer une faute que je ne vais que trop expier et qu'il ne dépendait pas de moi de ne pas commettre? Je devais nécessairement tomber dans cet abîme, et le même pouvoir qui m'y a jeté peut m'en retirer.

Cette réflexion m'empêcha de céder à mon désespoir. Je passai la nuit à parcourir le fond du puits, qui me parut d'une vaste étendue. Je sentais que je marchais sur des ossemens, et je jugeai par là que d'autres avant moi avaient péri misérablement dans ce précipice. Cette pensée pourtant ne me fit point perdre courage, et soutenu par notre grand prophète, qui m'inspirait sans doute, je m'avançai avec assez de hardiesse jusqu'à une ouverture où un bruit effroyable se faisait entendre. Je m'arrêtai pour écouter, et après avoir quelque temps prêté une oreille attentive, je crus démêler la cause de ce bruit, et je ne me trompais pas dans ma conjecture: c'était la chute de plusieurs eaux de la mer qui, pénétrant dans la montagne par diverses fentes, se rencontraient en cet endroit; et concluant de là qu'elles allaient rejoindre la

¹ La roupie d'or du Mogol vaut aujourd'hui 38 francs 72 centimes, et la roupie d'argent 2 francs 42 centimes.

¹ On a déjà vu un incident semblable dans l'histoire de Manzen. (Voyez les Contes supplémentaires des Mille et une Nuits, p. 734.)

mer par une issue assez large pour que je pusse passer avec elles, je me jetai dans l'ouverture. Peu s'en fallut que les eaux ne me suffoquassent; elle m'ôtèrent le sentiment, m'entraînèrent et me poussèrent sur le bord de la mer par une crevasse qu'on voyait dans la montagne.

CLXXI^e JOUR.

Quand j'eus repris l'usage de mes sens et que j'aperçus l'endroit par où les eaux m'avaient ramené au jour, je me mis à genoux pour remercier le ciel de ma délivrance; ensuite j'apostrophaï Mahomet dans ces termes : O prophète des fidèles, favori du Très-Haut, j'ai plus besoin que jamais de ton secours! De quoi me servira que tu m'aies fait sortir du profond gouffre où j'étais si je deviens la proie des bêtes féroces qui sont dans cette île ou si la faim y vient terminer mon sort?

Je me sentis plein de confiance après cette apostrophe. Je me levai et fis le tour de l'île sans m'éloigner de la côte. Je ne vis point le vaisseau de Hyzoum : ce traître avait promptement remis à la voile pour s'en retourner. Je ne laissais pas de craindre que les tigres ne me missent en pièces et ne me dévorassent. Cependant je n'en vis aucun, et pour surcroît de bonheur, j'aperçus bientôt un gros vaisseau qui passait assez près de l'île. Je dépliai la toile de mon turban pour faire signe qu'on vint à moi. Quelques personnes qui étaient sur le tillac me remarquèrent; on détacha l'esquif, on me vint prendre et je fus mené à bord.

Jugez quelle fut ma joie lorsque je reconnus dans le capitaine de ce vaisseau un intime ami de mon père, et dans les autres personnes de l'équipage des hommes de Basra. Je leur contai par quelle aventure j'étais venu dans cette île, ce qu'ils écoutèrent avec beaucoup d'attention. Chacun maudit le vieillard qui m'avait joué d'une manière si cruelle. Je les laissai faire mille imprécations contre lui; ensuite je demandai au capitaine des nouvelles de mon père. Il se portait fort bien, me répondit-il, quand je suis parti de Basra, car je l'ai vu le jour de mon départ.

Je fis encore quelques autres questions au capitaine sur des choses qui concernaient ma famille; après quoi l'on remit sur le tapis le traître Hyzoum, et tout l'équipage fut d'avis qu'on descendît dans l'île pour puiser dans

les puits. Comme nous étions en trop grand nombre pour craindre les tigres, nous n'eûmes pas besoin de faisceaux allumés; et si mon perfide vieillard prenait cette précaution, c'est qu'il ne voulait pas partager les perles avec personne. Nous jetâmes donc l'ancre auprès de l'île et nous y mîmes tous pied à terre sans attendre la nuit. Nous nous armâmes de flèches et de sabres pour repousser les bêtes féroces si elles osaient s'approcher de nous; après cela nous descendîmes tour à tour dans les puits, où nous trouvâmes des perles en abondance. On ne saurait dire la quantité de nacre qu'on en tira. Il nous fallut trois jours entiers pour les ouvrir toutes et pour en partager les perles, et tel fut le partage que tout le monde eut lieu d'être satisfait.

On remit ensuite à la voile pour aller à Serendib vendre des toiles peintes de Surate et y acheter de la canelle. Nous naviguions gaiement lorsqu'il s'éleva tout à coup une tempête furieuse qui nous écarta de notre route et nous fit errer à l'aventure pendant six jours. Le septième, le temps devint beau; mais ni le pilote ni le capitaine ne purent dire précisément où nous étions. Il nous semblait que notre vaisseau dérivait, comme s'il eût été emporté par des courans. Nous ne savions ce que nous devions penser ni même quelle manœuvre faire, car, malgré tous nos efforts, le bâtiment était entraîné avec violence vers une montagne que nous découvrîmes enfin le huitième jour.

Cette montagne avait beaucoup d'étendue et paraissait d'une hauteur prodigieuse; elle était fort escarpée, et, ce qui nous surprit étrangement, on eût dit qu'elle était d'acier poli, tant nous la trouvions claire et luisante. Alors un vieux matelot poussa un profond soupir et s'écria : Nous sommes perdus! Il me souvient d'avoir autrefois entendu parler de ce lieu-ci. On dit qu'il est funeste à tous les vaisseaux qui s'en approchent : dès qu'ils sont une fois arrivés au pied de la montagne, ils y sont retenus comme par un charme; ils ne peuvent plus reprendre le large ni s'éloigner¹.

Sur le rapport du vieux matelot, tout l'équipage s'affligea sans modération. Hélas! disait l'un, que nous sert-il d'avoir trouvé tant de perles s'il faut que nous les perdions ici avec

¹ Cette aventure rappelle celle de la montagne d'aimant dans l'histoire du troisième calender des Aille et une Nalls.

la vie! — Faut-il, s'écriait l'autre, que personne d'entre nous n'ait connu plus tôt le danger où nous sommes. Celui-ci, croyant qu'il ne reverrait plus sa femme et ses enfans, frappait l'air de plaintes et de regrets pitoyables, et celui-là se mettait à genoux sur le tillac, implorant le secours du prophète. Plus touché de l'affliction dont je les voyais saisis que du péril même qui nous menaçait, je dis au capitaine : Seigneur, de quoi vous servira de céder lâchement à la douleur? Cherchons plutôt quelque moyen de sortir d'embarras. Pour moi, je vous l'avouerai, soit que j'aie naturellement un peu de courage, soit que Mahomet m'agite en ce moment, je ne suis nullement effrayé de l'état où nous sommes réduits. Croyez-moi, d'abord que nous serons arrivés au pied de la montagne, lâchons d'en gagner le sommet; montons-y l'un et l'autre, nous y trouverons peut-être un remède à nos maux.

Le capitaine, qui n'était pas le moins épouvanté de tous, me répondit qu'il voulait bien par complaisance faire ce que je lui proposais, mais qu'il n'avait aucune espérance que nous pussions jamais nous sauver. Cependant notre vaisseau arriva au pied de la montagne. Le capitaine et moi, nous nous jetâmes dans l'esquif; nous gagnâmes la terre, et commençâmes à grimper le mont. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes jusqu'au sommet.

CLXXII^e JOUR.

Nous y aperçûmes avec surprise un dôme vert fort large et très-élevé. Nous en approchâmes, et nous vîmes qu'il y avait dessus une colonne d'acier, haute de dix coudées, vers le bas de laquelle était attaché avec des chaînes d'or un petit tambour fait de bois d'aloès et une crosse de bois de sandal rouge. Au-dessus du tambour pendait une table d'ébène sur laquelle on lisait ces paroles écrites en lettres d'or. « Si quelque vaisseau est assez malheureux pour être attiré jusqu'à cette montagne, il ne pourra plus cingler en pleine mer, à moins qu'il ne s'y prenne de la manière suivante : il faut qu'un homme de l'équipage donne trois coups de crosse sur le tambour; au premier coup, le vaisseau s'éloignera d'une portée de flèche; au second, il perdra cette montagne de vue, et au troisième, il se trouvera dans la route qu'il voudra tenir. Mais l'homme qui

frappera le tambour doit demeurer ici volontairement et laisser partir les autres ». »

Quand nous eûmes lu cette inscription, qui nous parut supposer un talisman, nous retournâmes à bord pour informer l'équipage de notre découverte. Chacun fut ravi qu'il y eût un moyen de nous délivrer, mais personne ne voulait être la victime. Le moindre matelot refusait de s'immoler pour les autres. Hé bien! dis-je alors, puisque nul d'entre vous ne veut rester ici, j'y demeurerai donc, moi. Je consens à me sacrifier pour vous tous pourvu que vous me promettiez qu'en sortant d'ici vous irez à Basra; que vous direz de mes nouvelles à mon père, et remettrez fidèlement entre ses mains toutes les perles qui m'appartiennent.

Ils s'écrièrent à ce discours qu'ils priaient le ciel de leur faire faire naufrage s'ils ne faisaient pas ponctuellement ce que j'exigeais d'eux. Le capitaine m'assura, comme eux, que je pouvais avoir l'esprit en repos là-dessus, qu'ils retourneraient vers Basra sans aller à Serendib. Il me témoigna aussi quelque douleur de me perdre; mais je ne laissais pas de m'apercevoir qu'il était bien aise de sortir du péril. Enfin j'embrassai toutes les personnes de l'équipage et leur dis un éternel adieu. Ils me mirent à terre. Je remontai seul au haut de la montagne. Je m'avance vers le dôme, je prends la crosse, j'en frappe le tambour. Notre vaisseau s'éloigne de la montagne, et je le perds de vue dès le second coup. Je frappai pour la troisième fois, après quoi je demeurai sous le dôme prêt à consommer mon sacrifice et à subir le sort qui m'était réservé.

Je ne laissai pas de m'adresser encore au

¹ Le vieux roman français intitulé *Histoire du chevalier Berinus* offre une circonstance tout à fait semblable. Dans ce roman, la nef de Berinus est attirée par la roche d'aimant, sur laquelle se trouve l'inscription suivante: « S'il est aucun que fortune ait icy amené, et il s'en veuille départir, il convient premièrement vider tout l'avoir et la richesse d'or et d'argent qui sera en leur nef, fors seulement que tant en retiendra par estimation qu'il en ait assez pour retourner en son pays. Et puis quand on aura ce fait, ceux de la nef geeteront entre eulx un sort et celluy sur qui le sort escherra montera par dessus moy. Si y trouvera un anel, lequel il prendra et geetera en la mer et tantost en l'heure que l'anel se départira de moy, la nef s'en pourra aller saine et sauve à toute la gente qu'elle aura fors que celluy tant seulement y demourera qui l'anel aura geeté en la mer. Et convient par force que celluy qui ce fera soit esleu; car autrement nul n'y pourroit valoir ne aider. » (Voyez la *Description forme et l'Histoire du noble chevalier Berinus et du vaillant et très-chevalereux champion Aygres de l'aymant son filz*. Paris, Jean Bonfons, in-4^o gothique, chap. lxxi, et les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. II, p. 251.)

prophète ; et comme si j'eusse été sûr de son assistance, je m'avançai hardiment dans la montagne, qui avait plus de deux lieues d'étendue. Après une heure de chemin, j'aperçus un vieillard décrépît. Il avait la tête chauve, une barbe blanche des plus longues avec des yeux chassieux. Il semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Il était assis sur une grosse pierre à la porte d'une petite maison faite de terre et de bois, et il avait un bâton à la main. Je l'abordai, et après l'avoir salué d'un air respectueux, je le priai de me dire pourquoi les vaisseaux qui passaient à une certaine distance de la montagne y étaient attirés malgré eux, et qui pouvait être l'auteur du talisman dont la vertu les repoussait en pleine mer.

Le vieillard se leva à ces mots en s'appuyant sur son bâton, et en branlant la tête de faiblesse, il me rendit le salut et me dit que les vaisseaux étaient entraînés vers la montagne par des courans ; qu'à l'égard du talisman qui consistait dans le tambour, il ne savait pas qui l'avait formé ; mais que si j'étais curieux d'apprendre ce mystère, je n'avais qu'à continuer mon chemin ; que je rencontrerais son frère, qui était beaucoup plus vieux que lui et qui pourrait me donner quelque éclaircissement là-dessus. Je pris aussitôt congé de lui, et je trouvai en effet un second vieillard. Celui-ci paraissait plus vigoureux. Il commençait seulement à blanchir, et on l'aurait plutôt cru fils que frère aîné du premier. Je lui demandai, comme à l'autre, s'il ne savait point qui avait fait le talisman. Non, me répondit-il, je l'ignore, et si quelqu'un peut vous le dire, c'est sans doute mon frère aîné, que vous verrez sur votre chemin à deux pas d'ici.

Je continuai de marcher, et j'aperçus bientôt un homme qui labourait la terre. Il n'avait pas un cheveu blanc, et il me parut si robuste que je ne pouvais m'imaginer qu'il fût plus avancé en âge que les deux vieillards que je venais de voir. O mon père ! lui dis-je, je viens de trouver deux vieux hommes qui se sont moqués de moi. Je les ai priés de me dire qui était l'auteur du talisman de la montagne, ils m'ont répondu qu'ils ne le savaient pas, mais qu'ils avaient un frère plus âgé qu'eux qui pourrait me l'apprendre. Le vieillard sourit à ces paroles et me répondit : O mon fils ! ils vous ont dit la vérité ; ils sont tous deux mes cadets.

CLXXIII^e JOUR.

Si cette réponse du troisième vieillard me surprit, ce qu'il ajouta augmenta encore ma surprise. On nous appelle, dit-il, les trois vieillards de la montagne. Le premier que vous avez rencontré est le plus jeune, il n'a que cinquante ans : c'est qu'il a eu une mauvaise femme et des enfans qui l'ont chagriné. Le second a soixante et quinze ans, et il est un peu plus frais parce qu'il a eu une bonne femme et point d'enfant. Et pour moi, si je suis plus vigoureux que mes frères, quoique j'aie cent ans passés, c'est que je n'ai jamais voulu me marier.

Quant au talisman, poursuivit-il, dont vous souhaitez de savoir l'auteur, je me souviens d'avoir ouï dire dans ma jeunesse qu'il a été composé par un grand cabaliste indien ; c'est tout ce que je sais. Je lui demandai si j'étais proche d'un pays habité. Oui, me répondit-il, vous n'avez qu'à suivre la route que vous tenez, vous arriverez bientôt à une vaste plaine que termine une autre montagne au pied de laquelle il y a deux sentiers, l'un sur la droite et l'autre sur la gauche. Suivez le premier, il vous conduira à une grande ville qui a un très-beau port. Gardez-vous bien de prendre sur la gauche ; vous vous engageriez dans un bois où demeurent de fort méchans hommes : ils s'occupent à faire du savon, et ils ne se font pas un scrupule de jeter dans leur savonnerie tous les étrangers qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. Ils prétendent que leur savon en est beaucoup meilleur, et il est certain qu'on l'estime plus que tous les autres savons du monde.

Je remerciai le vieillard de l'avertissement qu'il me donnait, et je me donnai bien de garde de le négliger. Lorsque j'eus traversé la plaine, je suivis la route sur la droite, et elle me mena, comme on me l'avait dit, à une ville assez grande et bien peuplée. Les rues et les maisons en étaient belles et le port rempli de vaisseaux. Je jugeai qu'il s'y faisait un grand négoce, et je ne me trompais pas. J'y vis des bâtimens chargés de poivre qui venaient des royaumes de Canara et de Visapour, et d'autres remplis de cardamome¹ de Cananor, et d'autres de ca-

¹ Le cardamome est un aromate qui ne croît que dans le royaume de Cananor. Les Indiens, les Persans et les Turcs en mettent dans tous leurs ragoûts. En Europe, on ne l'emploie que dans la médecine. (Pétis.)

nelle. J'aperçus des marchands de toutes sortes de nations. Pendant que j'étais occupé à regarder le port, un homme m'aborda. Nous nous considérâmes l'un l'autre, nous nous reconnaissons : c'était Habib, le correspondant de mon père à Serendib. Après nous être embrassés à plusieurs reprises : Qui m'eût dit, s'écria-t-il, que je rencontrerais ici Aboulfaouaris? Par quel fatalité êtes-vous parti de Serendib sans me dire adieu, sans m'instruire même de votre départ, et par quel bonheur imprévu m'êtes-vous rendu?

Alors je lui contai mon aventure avec Canzade et ce qui m'était arrivé depuis. De son côté, il m'apprit qu'il avait un navire dans ce port; qu'il était venu vendre de la canelle; qu'il avait vendu toute sa charge, et que dans vingt-quatre heures il espérait qu'il serait bien loin de là. Je lui témoignai la joie que j'avais de le retrouver. Il me conduisit à son bord, et dès le même jour nous mîmes à la voile pour Serendib. J'étais ravi d'y retourner, et vous pouvez penser que Canzade avait beaucoup de part au plaisir que je me faisais de revoir cette ville. Nous y arrivâmes après une navigation peu longue, parce que nous avions toujours eu le vent favorable.

J'avais une extrême impatience d'apprendre des nouvelles de Canzade, que je ne pouvais cesser d'aimer, quoique je n'eusse pas lieu d'être fort content du traitement qu'elle m'avait fait. Je sortais un matin de chez Habib, dans le dessein de ne rien épargner pour être éclairci de ce que je voulais savoir, lorsqu'une manière d'esclave m'arrêta dans la rue : Seigneur, me dit-il, me reconnaissez-vous? — Non, lui répondis-je. Vos traits pourtant ne me sont point tout à fait inconnus. J'ai une idée confuse de vous avoir vu, mais je ne puis dire dans quel endroit. — Je vous reconnais bien, moi, reprit-il; vous êtes musulman, vous vous appelez Aboulfaouaris. J'ai eu l'honneur de vous rendre de petits services pendant le séjour que vous avez fait chez la princesse Canzade, dont j'étais et suis encore esclave. Ce fut moi qui, par son ordre, allai chercher le patron Dehousch, auquel on vous livra. Je ne fis qu'à regret cette commission, je vous prie d'en être persuadé.

CLXXIV^e JOUR.

Je tressaillis de joie au discours de l'esclave.

Mon cher ami, lui dis-je en lui faisant présent d'une bague, instruis-moi, je t'en conjure, du sort de cette princesse, qui m'est toujours chère malgré ses rigueurs. Est-elle dans la même situation où je l'ai laissée? — Non, seigneur, reprit l'esclave. Ses affaires ont bien changé de face depuis deux mois. Le roi de Serendib a voulu qu'elle épousât un vieux seigneur de sa cour qui en était amoureux. Elle n'a pu se dispenser d'obéir : elle est mariée.

La douleur que je fis paraître à cette nouvelle fut si vive que l'esclave en parut touché. Je suis fâché, me dit-il, que le mariage de ma maîtresse vous fasse tant de peine. C'est votre faute aussi. Que ne renoncez-vous à votre prophète? Vous posséderiez présentement la plus belle dame du monde et des richesses immenses. Si j'eusse été à votre place, il n'eût pas fallu me donner tant de temps pour me consulter qu'on vous en donna. Dès le premier jour, dès la première heure, dès la première minute, je me serais déterminé à faire tout ce que souhaitait Canzade. Que vous vous seriez épargné de peine à vous-même et à elle! Car après votre départ elle a été malade, et peu s'en est fallu qu'elle n'ait perdu la vie.

Je ne sais, continua-t-il, si je dois lui dire que vous êtes à Serendib. Je crains d'irriter ses ennemis, que le vieux seigneur qu'elle a épousé n'est guère propre à dissiper. D'un autre côté, je vous vois si affligé que je ne puis me résoudre à vous ôter toute consolation. Je vous promets donc que dès aujourd'hui ma maîtresse saura que je vous ai vu. Je lui ferai dire par une de ses femmes que vous vous repentez bien de votre conduite passée, et que si vous étiez à recommencer, vous ne balanceriez pas un moment à renoncer pour elle à la doctrine de Mahomet. — Non, non! m'écriai-je en cet endroit, garde-toi bien de lui faire dire une chose que je ne pense pas et que je ne pourrais penser quand il dépendrait de moi de la posséder à ce prix. Dis-lui seulement que je suis au désespoir de l'avoir perdue et d'apprendre qu'elle n'est pas contente de sa situation.

L'esclave me jura qu'il s'acquitterait exactement de la commission dont je le chargeais. Il ajouta même, pour soulager sans doute ma douleur, qu'il était persuadé que Canzade aurait pitié de moi; que sa pitié ne se bornerait pas à me plaindre en secret, et que cette dame, ayant des femmes aussi adroites qu'elle en avait, ne

m'abandonnerait pas à mon affliction. Après cet entretien, l'esclave me quitta, et je demeurai dans un état où il y avait autant de joie que de douleur. Si ce changement du sort de Canzade m'affligeait, je sentais quelque joie quand je venais à penser qu'elle pourrait me permettre de la voir en secret et qu'elle souffrirait mon amour. Flatté d'une idée si agréable, j'attendais tous les jours que l'esclave qui m'avait parlé vînt me chercher chez Habib, où je lui avais dit que je demeurais ; mais mon attente fut vaine. Un mois entier s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle de Canzade.

Je jugeai alors que l'esclave avait mal jugé des sentimens de sa maîtresse ; que le seigneur qu'elle avait épousé était aimé, ou qu'enfin la vertu de la dame triomphait de l'amour qu'elle avait pour moi si elle ne pouvait l'éteindre. Plein de cette dernière pensée, que j'avais la vanité de croire juste, je me retirai à une assez belle maison de campagne que le correspondant de mon père avait à trois quarts de lieue de la ville de Serendib.

Là je m'occupais à me promener, ou, pour mieux dire, à rêver en me promenant à l'objet dont j'étais épris. Un jour je m'éloignai insensiblement de la maison de Habib, et comme je marchais le long d'une rivière, j'arrivai à une magnifique pagode qu'on a bâti sur ses bords ; après en avoir admiré la structure, je donnai tout à coup mon attention à une chose qui me parut la mériter. Je vis plusieurs prêtres gentils qui dressaient sur le rivage une espèce de cabane avec des roseaux et d'autres matières combustibles. Je m'approchai d'eux et leur demandai ce qu'ils faisaient ? L'un d'entre eux me répondit : Il faut que vous soyez nouvellement arrivé à Serendib, puisque vous me faites cette question. Ignorez-vous la coutume des Gentils, et que le lieu où nous sommes est destiné à leurs funérailles ? C'est ici qu'on brûle leurs dépouilles mortelles et que leurs femmes, en s'immolant aux mânes de leurs époux, acquièrent une immortelle gloire. Un des principaux seigneurs de la cour de Serendib est mort ; son corps sera brûlé sur ce rivage dans cinq ou six heures, et sa fidèle épouse veut être consumée des mêmes flammes qui doivent le réduire en cendres¹.

¹ On sait que la religion indienne, ou plutôt la coutume, ordonne aux veuves de se brûler avec le cadavre de leurs époux, et que les Anglais n'ont pas encore réussi à abolir complète-

ment cet usage cruel dans les parties de l'Inde dont ils sont maîtres. Il est à remarquer que cette coutume ne paraît pas avoir toujours existé dans l'Inde et qu'il n'y en a aucune trace dans le code de l'antique législateur Manou. On peut voir dans le premier volume des *Mélanges asiatiques* d'Abel Rémusat l'analyse de deux opuscules fort curieux, l'un composé par le savant Indien Rammohun-Roy pour prouver à ses compatriotes que le sacrifice des veuves est une coutume barbare et que rien ne l'autorise dans les livres qui ont force de loi, l'autre qui a au contraire pour but de défendre et de justifier la coutume attaquée.

Comme je n'avais jamais vu cette cérémonie, quoique je susse bien qu'elle était observée en mille endroits du monde, je résolus d'en être témoin. Je ne pouvais m'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces idolâtres dont la piété sacrilège consacre la fureur, ou plutôt je m'en prenais à leurs prêtres, dont j'avais entendu parler à Surate, où cette effroyable coutume est aussi suivie par les Gentils. Je savais que les détestables ministres de leurs pagodes perpétuent cette barbare loi pour subsister plus commodément.

A mesure que l'heure de cette horrible exécution approchait, la campagne se remplissait de monde ; la plupart des habitans de la ville sortirent pour y assister, les uns à pieds, les autres à cheval. J'aperçus plusieurs personnes portées sur des palanquins² et précédées par des esclaves dont quelques-uns portaient des étendards et le reste jouait de la trompette. Je vis venir aussi le gouverneur de Serendib ; il était monté sur un éléphant, et il paraissait au milieu de dix ou douze personnes assises comme lui sous une tente qu'on avait dressée sur le dos de l'animal. En moins de deux ou trois heures il y eut plus de trente mille personnes aux environs de la pagode et de la cabane. Ne voulant pas qu'aucune circonstance de cette cérémonie pût échapper à ma curiosité, je perçai la foule et m'approchai du bûcher le plus près qu'il me fut possible. Je comptai jusqu'à vingt prêtres qui avaient tous un livre à la main. Ils commencèrent à faire des prières en attendant la victime.

CLXXV^e JOUR.

Il était presque nuit lorsqu'elle arriva. Elle montait un cheval blanc richement caparaçonné, et elle suivait, couronnée de fleurs, le corps

² Le palanquin est fait à peu près comme un lit de repos. Il est ordinairement couvert de quelque riche étoffe, et quatre hommes le portent sur leurs épaules. (*Péris.*)

de son mari, que six hommes portaient sur un superbe palanquin. Douze femmes aussi à cheval, parées de bagues, de bracelets et de gros anneaux d'or et d'argent, l'accompagnaient. Elles avaient toutes de longs cheveux, des colliers de perles, de beaux pendants d'oreilles et des couronnes d'or avec des plaques d'argent enrichies de rubis qui leur couvraient la moitié du visage; elles ne portaient point de vestes, mais seulement de petits corsets fort propres dont les manches descendaient jusqu'au coude. Plusieurs joueurs d'instrumens suivoient ces femmes, qui toutes étaient esclaves de la dame qu'on devait immoler. Ses parens et ses amis venaient ensuite en dansant et en chantant pour témoigner la joie qu'ils avaient d'avoir les uns dans leurs familles et les autres pour amie une femme si généreuse.

Deux prêtres l'aideront à descendre de cheval et la conduisirent par la main au bord de la rivière, où le corps de son mari lui fut apporté. Elle le lava depuis les pieds jusqu'à la tête, puis elle le remit entre les mains des prêtres, qui le portèrent dans la cabane sur un siège de paille enduit de soufre. Elle se leva ensuite sans se déshabiller et s'approcha du bûcher sans changer d'habits. Elle en fit plusieurs fois le tour en regardant l'appareil de son sacrifice avec beaucoup d'intrépidité; après cela elle embrassa ses parens et ses amis, qui se retirèrent aussitôt; elle fut aussi embrassée par ses femmes esclaves, qui fondaient en larmes: elle leur donna la liberté et leur distribua les bijoux et les ornemens dont elle était parée. Comme elle ôta la plaque d'argent qui lui couvrait la moitié du visage et qui jusque-là m'avait empêché de la reconnaître, quoique j'en fusse assez proche, imaginez-vous quel fut mon étonnement lorsque je vis que c'était Canzade! Non, quand j'aurais vu tout à coup le renversement de la nature entière, je n'eusse pas été plus surpris.

Grand Dieu! dis-je alors en moi-même, faut-il que j'en croie mes yeux? Ne puis-je douter de leur rapport? Est-ce en effet Canzade qui va si cruellement périr? Je tâchai pendant quelque temps de me tromper moi-même; mais j'eus beau vouloir démentir ma vue, je ne pus méconnaître la dame. La douleur que j'eus de son sacrifice ne me permit pas de le voir achever. Je la laissai entre les mains des prêtres, qui, après l'avoir exhortée à se rendre digne

par sa constance du bonheur qui l'attendait, la firent entrer dans la cabane et lui présentèrent, suivant la coutume, une torche allumée pour y mettre elle-même le feu. Je me retirai vers la maison de campagne d'Habib l'esprit dans une disposition que je ne puis vous peindre avec d'assez vives couleurs. J'étais si troublé, si éperdu que je ne savais ce que je faisais. Je tournais de temps en temps les yeux vers le lieu de la cérémonie, et les flammes du bûcher que je voyais s'élever en l'air me déchiraient le cœur.

Enfin j'arrivai chez Habib. Dès qu'il m'aperçut il me demanda la cause du trouble et de l'agitation que je faisais paraître. Je la lui dis, et ce généreux ami accompagna de ses larmes celles que je versai en lui faisant ce récit. Je suis surpris, me dit-il, que Canzade ait voulu périr pour suivre un vieux seigneur que selon toutes les apparences elle n'aimait point. — Hé quoi! interrompis-je, dépendait-il d'elle de lui survivre? N'oblige-t-on pas ici les femmes à se brûler avec le corps de leurs époux? — Non, répartit Habib, on ne les contraint point à s'immoler; au contraire, le gouverneur de la ville, par ordre du roi, fait venir devant lui les veuves qui demandent à être brûlées pour les interroger sur un dessein si funeste; il tâche de les en détourner, et enfin il ne leur accorde la permission de mourir que lorsqu'elles s'obstinent à la lui demander. Ainsi Canzade, poursuivit-il, a bien voulu perdre la vie, persuadée, comme le sont toutes les femmes qui se sacrifient, qu'elle se procurerait par une mort glorieuse et volontaire un bonheur éternel. D'ailleurs elle a pu se laisser éblouir des honneurs qu'on rend à ces malheureuses victimes après leur mort. Effectivement, on honore ici leur mémoire; on leur dresse même des statues dans les pagodes; en un mot, on les regarde comme des divinités, et c'est sans doute ce qui inspire aux femmes qui demandent la mort cette fureur qui les fait regarder sans pâlir les apprêts de leur sacrifice.

CLXXVI^e JOUR.

Les réflexions d'Habib m'en firent faire d'autres. Je me représentai que si Canzade m'eût aimé autant que je l'aimais, elle n'aurait pas été si prompte à se brûler; qu'elle m'aurait fait auparavant proposer que si je voulais l'épouser

aux conditions que j'avais déjà rejetées, elle ne se sacrifierait point; qu'elle aurait dû me mettre à cette épreuve, qui m'eût sans doute fort embarrassé.

J'avais d'assez bonnes raisons pour me consoler de sa mort, et toutefois je n'y pouvais penser sans sentir renoueler ma douleur. Seigneur, dis-je à Habib, quelque sujet que j'aie d'oublier Canzade, je désespère d'en venir à bout, et je ne puis demeurer plus longtemps à Serendib après ce qui s'est passé. Permettez que je m'en éloigne et que je retourne à Basra. Mon hôte, ne voulant pas me contraindre, y consentit. Nous allâmes à Serendib dès le lendemain, et la première chose que je fis en y arrivant fut de m'informer si quelque vaisseau ne devait pas bientôt partir pour la côte des Indes. J'appris qu'un navire de Surate, chargé de toiles peintes, venait d'arriver au port et qu'il aurait en peu de temps vendu ses marchandises. Je résolus de me servir de cette occasion, et en attendant mon départ, je menais chez Habib une vie fort triste. Quelque soin que prit mon hôte de combattre ma mélancolie, il ne pouvait la dissiper; il n'épargnait rien toutefois pour en venir à bout; il ne se passait point de jour qu'il ne m'offrit quelque nouveau plaisir; il ne me donnait aucun repas qui ne fût suivi de danses et de concerts.

Il ne manquait pas de faire venir chez lui les plus jolies danseuses de celles qui sont sous la protection du gouverneur¹, et que les particuliers peuvent employer et attirer chez eux en les payant. Il espérait que quelqu'une de ces filles, qui ne sont pas vœu de chasteté, me donnerait dans la vue et bannirait enfin Canzade de mon souvenir.

Tandis qu'il ne négligeait rien pour faire réussir son dessein, un esclave vint me demander chez lui et voulut m'entretenir en particulier. C'était le même esclave que j'avais rencontré en arrivant à Serendib et qui m'avait fait de belles promesses qu'il avait si mal exécutées. Seigneur, me dit-il, si vous ne m'avez

¹ Il y a dans mille endroits des Indes des sociétés de femmes établies sous le bon plaisir des souverains et que les gouverneurs des villes où elles sont protégées, ils en tirent même un tribut. Ces danseuses vont dans les maisons des particuliers, quand on le veut, danser pour de l'argent. Elles sont magnifiquement habillées, parées de pierres, et elles ne rebuient point d'ordinaire des amans libéraux; mais il n'est pas permis de les insulter, et on ne leur ferait pas violence impunément. Leurs danses sont vives, fort agréables, mais un peu lascives. (Petis.)

pas reçu plus tôt, je vous proteste que ce n'est pas ma faute: ma maîtresse m'avait défendu de vous parler, et je n'ai osé lui désobéir. Elle se piquait d'une vertu héroïque, elle ne voulait plus avoir de commerce avec vous, et elle ne s'est pas contentée d'être fidèle à un mari qu'elle n'aimait point, elle s'est brûlée avec lui pour s'attirer la vénération des Gentils. Mais n'en parlons plus. Laissons-la jouir d'un bonheur qu'elle n'a que trop acheté et venons au sujet qui m'amène ici. Je suis présentement esclave d'une autre dame qui n'est pas moins belle que Canzade et qui vous aime davantage. J'ai appris que vous étiez sur le point de vous embarquer pour Surate; en attendant votre départ, je vous conseille de profiter de la bonne fortune qui se présente.

CLXXVII^e JOUR.

Je fus plus surpris que charmé du discours de l'esclave. Mon ami, lui dis-je, c'est avec douleur que je me vois réduit à payer d'ingratitude les sentimens favorables que ta nouvelle maîtresse a conçus pour moi: l'image de Canzade se présente sans cesse à ma pensée et me laisse peu de goût pour les aventures. La dame que tu sers doit me pardonner si je me refuse à ses bontés; comme je ne l'ai jamais vue, mon indifférence ne l'offense point.

— Il faut avouer, reprit l'esclave, que je ne suis pas heureux dans mes négociations. Cependant je suis assuré que si vous aviez entre-tenu un moment la personne dont il est question, vous en seriez charmé, quelque attaché que vous soyez à Canzade. — Vous vous trompez, repartis-je à l'esclave; vous êtes accoutumé à mal juger des mouvemens du cœur: vous vous imaginiez que votre première maîtresse m'aimait encore et ne demandait pas mieux que de me voir dès qu'elle saurait mon arrivée à Serendib... — Je conviens, interrompit-il, que vous êtes en droit de me faire ces reproches; mais dans cette occasion, croyez que je suis un peu plus sûr de mon fait. Consentez seulement que je vienne vous prendre ici cette nuit et que je vous conduise. — Non, m'écriai-je, non, je ne puis m'y résoudre. Je connais trop les femmes pour vouloir mettre celle-là à une pareille épreuve. Quel dépit pour elle si mon cœur lui échappait! L'esclave eut beau m'assurer qu'elle avait l'esprit si raison-

nable qu'elle ne me ferait point un crime de ma constance pour Canzade, je refusai de la voir.

Je me persuadais qu'après cela je n'entendrais plus parler de l'esclave ni de sa dame; mais il revint me trouver dès le soir même avec un billet qu'il me remit entre les mains et qui contenait à peu près ces paroles : « L'entretien que vous avez eu avec mon esclave m'a fait plus de plaisir que de peine : il augmente l'impatience que j'avais déjà de vous voir, et si vous êtes effectivement aussi occupé de Canzade que vous le paraissez, nous serons bientôt, vous et moi, satisfaits l'un de l'autre. »

Ces paroles mystérieuses me donnèrent beaucoup à penser, ou, pour mieux dire, elles me parurent avoir été écrites à plaisir. Je ne pus toutefois résister à l'envie de m'en éclaircir sur-le-champ. Je suivis l'esclave, qui me conduisit à une petite maison et me fit entrer dans un appartement fort simple, où il me quitta en me disant qu'il allait avertir la dame. Je ne l'attendis pas longtemps. Elle vint; mais représentez-vous l'état où je me trouvai lorsque, l'ayant envisagée, je reconnus que c'était Canzade elle-même, que je croyais réduite en cendres.

CLXXVIII^e JOUR¹.

Les trois auditeurs d'Aboulfaouaris parurent fort étonnés quand il leur dit qu'il retrouvait Canzade vivante après sa pompe funèbre. Il s'en aperçut et en sourit; ensuite il continua son récit de cette manière : Je crus d'abord que c'était une apparition, et les traits de la dame du monde qui m'était la plus chère excitèrent dans mes sens le même frémissement qu'un spectre aurait produit. Elle remarqua

¹ Comme Dervis Moelès s'est sans doute proposé de rendre son ouvrage aussi utile qu'agréable aux musulmans, il a rempli la plupart de ses contes de faux miracles de Mahomet, ainsi qu'on le peut voir dans quelques-uns de ce volume; mais je n'ai pas voulu traduire les autres de peur d'ennuyer le lecteur. Il y a des contes encore qui sont si licencieux que la bienséance ne m'a pas permis d'en donner la traduction. Si les mœurs des Orientaux peuvent les souffrir, la pureté des nôtres ne saurait s'en accommoder.

J'ai donc été obligé de faire quelque dérangement dans l'original pour suivre toujours la même liaison des contes. On passe tout d'un coup du CX^e jour au DCCCCLX^e; mais ce passage se fait de manière qu'il ne sera senti que de ceux qui s'amuseront à compter les jours. Pour les autres lecteurs, ils ne s'en apercevront pas, et ils liront le livre entier sans faire réflexion que les *Mille et un Jours* n'y sont pas tous employés. (*Avertissement du 1^{er} volume de la 1^{re} édition.*)

mon trouble et ne put s'empêcher d'en rire. Aboulfaouaris, me dit-elle, ce n'est point pour vous effrayer que j'ai souhaité de vous voir. Ce n'est pas l'ombre de Canzade qui s'offre à vos yeux, ce sont ses propres traits. Votre surprise, ajouta-t-elle, n'est pas à la vérité sans fondement; on ne voit point avec tranquillité paraître tout à coup une personne qu'on croit morte; mais je vais dissiper votre frayeur en vous apprenant que je n'ai point cessé de vivre.

En même temps elle me conta comment elle avait gagné le chef des prêtres de sa loi¹, de quelle manière ce brahmine l'avait dérobée aux flammes pour une somme considérable. Il fit faire secrètement, me dit-elle, un souterrain par d'autres prêtres qu'il mit dans sa confiance. Le bûcher fut élevé sur ce souterrain, dans lequel je descendis après avoir allumé les roseaux, qui ne consumèrent que le corps de mon époux. Puis la nuit étant venue, et tous les spectateurs s'étant retirés, le chef des brahmines me conduisit lui-même jusqu'à cette maison, que j'avais fait louer auparavant par un esclave fidèle.

— Mais, ma princesse, lui dis-je, qui vous obligeait à tromper le peuple par de fausses funérailles? Pourquoi feindre que vous vouliez suivre votre vieil époux? On ne vous forçait point de mourir avec lui, vous pouviez vous épargner cette feinte. — Non, repartit la dame, je me suis trouvée dans la nécessité de faire ce que j'ai fait; vous en serez persuadé quand je vous dirai que j'avais dessein de lier mon sort au vôtre, d'abjurer l'idolâtrie et d'aller à Basra professer avec vous la religion de Mahomet. Il faut que ce soit votre prophète lui-même qui m'ait inspiré cette grande entreprise. Mais pour pouvoir l'exécuter impunément, j'ai été obligée de prendre le parti que j'ai pris. Comme mes parens me croient morte, je puis sans crainte sortir de Serendib et joindre ma destinée à la vôtre. Voilà quel a été l'unique motif d'une action qui doit vous avoir surpris et qui a sans doute étonné tout le monde; car on sait bien que je n'aimais pas un vieux seigneur que j'avais épousé seulement pour obéir au roi. On s'est imaginé que la vanité de passer pour une héroïne et d'avoir une statue dans les pagodes m'a portée à me brûler avec le corps de mon époux; mais ma raison, ou peut-

¹ L'auteur oublie qu'il a dit précédemment que Canzade était guèbre.

être l'amour que j'ai pour vous; m'a fait juger plus sagement de ce sacrifice superstitieux.

— Hé quoi! ma reine, lui dis-je, c'est en faveur d'Aboufaouaris que vous avez employé cet ingénieux stratagème: c'est pour vivre avec moi que vous êtes résolue à vous éloigner de Serendib; et, pour comble de joie, j'entends que vous êtes disposée à suivre la doctrine de notre grand prophète! Ah! belle Canzade, c'est en ce moment que vous me rendez le plus heureux des hommes! En achevant ces paroles, je me jetai à ses genoux, que j'embrasai avec transport. Levez-vous, Aboufaouaris, reprit-elle, je ne sais si vous devez tant vanter votre bonheur. Canzade n'est plus une conquête si précieuse. Hélas! je ne possède plus toutes les richesses que je vous offrais avec mon cœur. J'en ai donné la meilleure partie aux prêtres qui m'ont servie, et le gouverneur de Serendib m'a vendu bien cher la permission de me brûler avec mon mari.

A ces mots, qui me donnaient une si belle occasion de me répandre en discours passionnés, je regardai la dame d'un air tendre et je lui dis: Que vous êtes injuste, charmante Canzade, si vous me soupçonnez de n'avoir pas des sentimens aussi purs que les vôtres! Quand, dans le palais superbe où vous me reteniez, vous étalez à mes yeux toute votre magnificence, j'atteste ici le ciel que je n'étois occupé que de vous.

CLXXIX^e JOUR.

Je n'en demeurai pas là. Je m'étendis fort sur mon désintéressement, et je lui persuadai enfin que je n'aimais uniquement que sa personne. Alors elle me dit que mes sentimens étaient tels qu'elle les désirait; mais qu'elle n'était pas dépouillée de tous ses biens, et qu'il lui restait encore assez de pierreries pour se faire une dot dont j'aurais sujet d'être content. Elle parla ensuite des maux qu'elle m'avait causés et me dit qu'elle les avait assez expiés par sa douleur. Nous convinmes après cela que nous partirions pour Basra le plus tôt qu'il nous serait possible, ce qui ne manqua pas d'arriver peu de jours après. Le vaisseau de Surate se défit promptement de ses toiles, acheta d'autres marchandises et se trouva bientôt en état de faire voile. Dès qu'il le fut, je pris congé de mon hôte, j'allai chercher Canzade, je la conduisis la nuit au port, où je m'embarquai

avec elle et quelques esclaves fidèles qui portaient ses pierreries.

Nous nous rendîmes à Surate sans essayer le moindre danger. Nous y trouvâmes un bâtiment de Basra qui s'en retournait. Nous profitâmes de l'occasion, et comme si le ciel eût voulu nous faire connaître qu'il nous favorisait, nous arrivâmes à Basra le plus heureusement du monde.

Rien n'est égal à la joie que mon père témoigna de me revoir. Après les premiers embrassemens, je lui présentai Canzade, dont je n'eus pas besoin de vanter la condition; son air noble et sa beauté parlaient assez pour elle. Il lui fit un accueil favorable et conçut pour elle une tendresse de père. Quand il sut toute son histoire, que je lui contai en amant charmé, je lui fis aussi une relation de mon voyage, et il m'apprit ensuite qu'il avait reçu mes pierreries du capitaine qui s'était chargé de les lui remettre de ma part.

Nous conduisîmes, mon père et moi, la dame chez le cadî, qui lui fit faire abjuration en présence de plusieurs témoins. Puis il lui demanda si elle consentait que je devinsse son époux. Elle répondit que c'était sa plus chère envie; et sur cette réponse le juge nous maria. Pour célébrer ce mariage, mon père ordonna un grand festin auquel il invita tous nos parens et nos amis, et pendant quinze jours on ne cessa de faire des réjouissances dans notre famille.

Voilà mon premier voyage. Vous avez entendu des choses peu ordinaires, mais j'en ai bien d'autres à vous conter. Je vous ferai demain un détail de mon second voyage, et vous avouerez qu'il n'est arrivé peut-être à personne des aventures si singulières qu'à moi.

Le grand voyageur Aboufaouaris cessa de parler en cet endroit, tant pour reprendre haleine que de peur de fatiguer l'attention de ses auditeurs. La caravane avançait cependant; elle fit ce jour-là une traite plus longue qu'à l'ordinaire. Elle s'arrêta au pied d'une montagne, dans un endroit commode pour camper; on tendit les pavillons, on se rafraîchit, on se reposa, et le lendemain on se mit en marche.

Si le roi de Damas, Atalmule, et Seyf-Elmulouk souhaitaient qu'Aboufaouaris continuât le récit de ses aventures, il n'en avait pas moins d'envie qu'eux; ainsi, reprenant le fil de son histoire, il la poursuivit de cette manière.

LES AVENTURES SINGULIÈRES D'ABOULFAOUARIS, SURNOMMÉ LE GRAND VOYAGEUR.

SECOND VOYAGE.

Je possédais donc Canzade. Tous deux, enchantés l'un de l'autre, nous goûtions les douceurs d'une parfaite union. Nous ne demandions rien au ciel que la grâce de voir durer longtemps le bonheur dont il nous faisait jouir. Mais, hélas ! que les hommes sont dans une grande erreur de s'imaginer, quand ils mènent une vie heureuse, que leur félicité sera de longue durée ! Tous nos jours sont si mêlés de biens et de maux que l'instant même où nous avons le plus de plaisir ne fait souvent que précéder le moment où nous devons avoir le plus de peine.

Quelques mois après mon mariage, mon père mourut. Je partageai sa succession avec un frère que j'avais. Ce frère, nommé Hour, voulut faire profiter son bien dans le commerce. Il acheta un navire et le remplit de marchandises pour les aller vendre dans les royaumes de Malabar, et il y employa tout ce qu'il avait eu en partage. Il partit enfin, mais il n'eut pas un heureux succès : il fit naufrage auprès d'Ormus et ne put sauver que sa personne. Je le vis revenir presque nu, dans l'état du monde le plus déplorable. J'en eus pitié ; je le reçus chez moi, le remis en fonds et lui donnai de quoi retourner en marchandise. Il n'en revint pas plus riche que la première fois : au lieu de réparer sa perte, il fit encore naufrage, et dérobant pour la seconde fois sa vie à la fureur des eaux, il vint m'apprendre à Basra la nouvelle disgrâce qu'il avait éprouvée.

CLXXX^e JOUR.

Je fus touché de son malheur, et je n'épargnai rien pour le consoler : Mon frère, lui dis-je, vous n'ignorez pas que nos infortunes, de même que nos prospérités, sont marquées sur la table de la prédestination. De quoi vous servirait-il de vous affliger ? vous avez plutôt des grâces à rendre au ciel de vous avoir laissé la vie. Abandonnez le commerce et vivez tranquillement avec moi, rien ne vous manquera.

Il accepta le parti que je lui proposais. Il demeura dans ma maison, et trouvant peu à peu des charmes dans l'oïveté, il passait agréa-

blement ses jours à se promener et à se divertir avec ses amis. De mon côté, je n'étais occupé que du soin de plaire à Canzade et de lui fournir des amusemens. J'ai toujours aimé la dépense, et comme mon revenu, quoique assez considérable, ne suffisait pas pour nous entretenir de la manière que nous vivions, je m'aperçus après quelques années que mon patrimoine était fort diminué. La crainte de tomber dans la nécessité me fit songer à la prévenir. Je résolus de m'associer avec un riche marchand et d'aller trafiquer dans le royaume de Golconde.

Ce ne fut pas sans peine que ma femme consentit que je fisse un si long voyage. Elle se rendit toutefois à mes raisons, dans l'espérance que je reviendrais à Basra chargé de richesses, et qu'après cela je passerais auprès d'elle le reste de mes jours sans inquiétude. J'entrai donc en société avec un marchand dont la probité m'était connue. Nous achetâmes des marchandises pour les vendre à Surate, comptant que nous en prendrions là d'autres pour les échanger à Golconde. Le jour de mon départ étant arrivé, je m'arrachai aux pleurs de Canzade et dis à Hour en l'embrassant : Adieu, mon frère, je vous laisse le soin de ma maison et l'administration de mon bien. Ménagez prudemment mon honneur et tout ce qui me reste de fortune. Je vous recommande sur toutes choses de donner votre attention à mon épouse ; de veiller, je ne dirai pas sur ses démarches, car je connais trop sa vertu pour m'en douter, mais sur les mauvais desseins que quelque ennemi de mon repos pourrait avoir sur elle ; en un mot, faites si bien que je retrouve à mon retour ce précieux dépôt tel que je vous le confie en ce moment.

Hour, à ce discours, me vanta sa délicatesse sur l'honneur et promit de me rendre bon compte de la commission dont je le chargeais, ajoutant que le sang qui nous unissait tous deux lui faisait regarder comme son affaire propre l'emploi que je lui donnais. Sur la foi de cette promesse, je parlai l'esprit tranquille avec mon associé. Nous mîmes à la voile et nous nous rendîmes à Surate sans cesser d'avoir le vent favorable. Là nous vendîmes nos marchandises et nous en achetâmes d'autres dont nous jugeâmes que nous aurions une bonne débite à Golconde ; ensuite nous nous remîmes en mer.

Je passe sous silence les calmes et les tempêtes qui nous empêchèrent d'arriver au royaume de Golconde aussitôt que nous l'espérions ; nous y abordâmes enfin, et nous y fîmes un très-grand profit sur nos marchandises. Comme mon associé se connaissait parfaitement en pierreries et que nous étions dans le royaume du monde où l'on trouve les plus beaux diamans, nous en achetâmes pour la meilleure partie de notre argent, sûrs de les revendre à Bagdad quatre fois plus qu'ils ne nous coûtaient. Satisfaits du gain que nous avions déjà fait sur nos marchandises et de celui que nous espérions faire encore sur nos pierreries, nous ne demeurâmes pas longtemps à Golconde ; nous en partîmes bientôt pour retourner à Basra.

CLXXXI^e JOUR.

Notre vaisseau allait à pleines voiles, et nous nous flattions, comme font tous les voyageurs, d'arriver heureusement au port où tendaient nos désirs ; mais une nuit il s'éleva une tempête si furieuse que, malgré l'art du pilote et le travail des matelots, nous fûmes obligés de nous abandonner à l'orage, dont la violence nous écarta considérablement de notre route. Enfin notre vaisseau, après avoir été durant plusieurs jours le jouet des vagues et du vent, alla se briser contre un rocher qui était à la pointe d'une île déserte. Toutes les personnes de l'équipage se noyèrent, à la réserve de mon associé et de moi. Nous nous jetâmes promptement dans l'esquif, et par ce moyen nous échappâmes à la fureur des eaux ; mais, hélas ! un péril aussi terrible que la tempête qui nous avait perdus nous attendait.

Déjà nous touchions au rivage et nous allions mettre pied à terre lorsqu'un crocodile d'une grandeur démesurée accourut à nous. Cet épouvantable animal, se tenant sur ses pattes de devant, frappa de sa queue si rudement l'esquif qu'il le brisa en mille pièces. Mon associé et moi, nous n'étions pas encore débarqués ; nous tombâmes aussitôt dans l'eau. En même temps le monstre, avançant la gueule pour nous prendre, se saisit d'abord de mon associé ; mais pendant qu'il était occupé à le dévorer, je gagnai le rivage, et m'éloignant du crocodile par une prompte fuite, je m'avançai dans l'île.

J'arrivai au bord d'une fontaine dont l'eau était aussi blanche que du lait. J'en bus et je

la trouvai d'un goût exquis ; je crus boire du plus excellent sorbet. Je cueillis ensuite quelques herbes qui étaient aux environs de la fontaine ; j'en mangeai, et elles me parurent plus délicieuses que les plus excellents mets. J'admire la fécondité et la variété de la nature, qui se plaît à produire tant de choses différentes ; et tout ruiné que j'étais, je remerciai le ciel de m'avoir du moins fait arriver à une île où je ne pouvais mourir de faim et de soif. Je n'étais pas toutefois sans inquiétude sur les bêtes sauvages, et la crainte d'en devenir la proie m'empêcha de prendre un peu de repos, quoique j'en eusse grand besoin.

Je marchai vers un bois dont tous les arbres étaient d'aloès ou de sandal ; j'y entrai, et après avoir fait environ trois cents pas, je me trouvai près d'une prairie émaillée de mille sortes de fleurs qui parfumaient l'air d'odeurs agréables. Au milieu de cette prairie s'élevait un arbre haut pour le moins de cent coudées et dont les branches étendues et le feuillage épais faisaient beaucoup d'ombre. Il y avait au pied, sous un pavillon de brocart, un lit de repos sur lequel on voyait un homme qui paraissait endormi ; sa main droite était appuyée sur une cassette d'or, et un gros dragon couché près de lui tenait dans sa gueule un bouquet de baume qu'il lui mettait de temps en temps sous le nez.

À ce spectacle je fus saisi de frayeur. Hélas ! dis-je en moi-même, il ne me servira de rien d'avoir évité le crocodile ; ce dragon va venir fondre sur moi et me dévorer. Bien loin d'oser m'approcher du pavillon, je courus me cacher dans des broussailles d'où je me mis à observer l'homme et le monstre. Après les avoir quelque temps considérés, je vis tout à coup sortir de la tente le dragon, qui s'éleva dans les airs d'un vol rapide et disparut en un moment à mes yeux.

L'éloignement de l'animal me rassura, et comme je me sentis une vive curiosité de savoir quel homme pouvait être celui que j'apercevais sur le lit de repos, je m'avançai dans la prairie avec beaucoup d'émotion et j'entrai sous la tente. Le personnage que je voulais voir était un vieillard qui paraissait bien avoir six vingts ans et qui semblait être encore vivant, quoique depuis plusieurs siècles il goûtât dans ce lieu le funeste repos de la mort. Je demeurai quelque temps à le parcourir des yeux, en-

suite je pris la cassette d'or sur laquelle sa main était appuyée, et l'ayant ouverte, j'en tirai de vieilles pancartes sur quoi ces mots étaient écrits : « Assaf, fils de Barkia et grand visir de Salomon, est le vieillard qui repose sous ce pavillon. Ce ministre, se voyant au dernier terme de sa vie, choisit cette île déserte pour y laisser sa dépouille mortelle. Il dressa cette tente au milieu de cette prairie et se coucha sur ce lit où il mourut après avoir écrit ces présentes, qu'il enferma dans cette cassette. Que ceux qui viendront dans cette île sachent qu'ils ne reverront jamais leur famille et leur pays, et qu'ils périront bientôt ici s'ils ne se sentent un courage à l'épreuve des plus affreux périls. Si rien n'est capable de les effrayer, qu'ils aillent du côté de l'occident, ils arriveront au pied d'une montagne où ils trouveront une ouverture ; qu'ils y entrent hardiment et marchent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à une prairie dont la beauté les étonnera. C'est par là seulement qu'ils peuvent arriver au comble de leurs vœux. »

CLXXXII^e JOUR.

Après avoir lu ces paroles, je baisai respectueusement les pancartes d'Assaf ; je me mis ensuite à genoux, et levant les yeux au ciel : O Seigneur ! m'écriai-je, vous avez pitié de moi et vous ne voulez pas que je périsse dans ces lieux funestes puisque vous m'ouvrez une porte pour en sortir ! Grand prophète des musulmans, vous qui sans doute avez beaucoup de part à la nouvelle grâce que je reçois du Très-Haut, continuez de me protéger. Je me suis tiré par votre secours du puits où le perfide Hyzoum m'avait laissé, ne m'abandonnez point dans les périls où je vais me jeter.

Alors, sans perdre de temps, je marchai vers l'occident, et j'arrivai bientôt au pied de la montagne, où j'aperçus effectivement une large ouverture dont l'affreuse obscurité n'invitait pas à y entrer ; mais je me fis trop aux pancartes d'Assaf pour craindre quelque chose : j'y entrai sans balancer et marchai avec assurance quoiqu'à tâtons, car j'étais environné des plus épaisses ténèbres. Je sentais que le terrain allait en baissant, et comme j'avançais toujours sans me reposer, j'eus lieu de penser, après quinze ou vingt heures de chemin, qu'il fallait assurément que je descendisse chez les génies

de la terre. Enfin la nuit qui m'enveloppait se dissipa, et je revis la clarté du jour, que je croyais avoir perdue pour jamais. Une prairie parsemée de mille sortes de fleurs, que je n'avais point encore vues, et d'arbres chargés des plus beaux fruits se présenta tout à coup à mes yeux. Je m'approchai d'un de ces arbres et mangeai des fruits, puis je m'étendis sur l'herbe pour y prendre quelque repos et j'y dormis d'un profond sommeil. Lorsque je me réveillai, je vis avec surprise autour de moi douze à quinze génies noirs et maigres qui avaient des yeux étincelans. Je remarquai qu'ils ressemblaient de visage aux hommes, mais les uns portoient au milieu du front une longue corne et avaient des queues de chien, et les autres de la ceinture en bas étaient faits comme des lézards.

Enfant d'Adam, me dit un d'entre eux, par quel hasard te trouves-tu parmi les génies de la terre ? Je leur contai mon aventure ; ensuite un autre me dit : Viens demeurer avec nous, et sois assuré que nous ne te ferons point de mal. Quand tu nous auras servis pendant quelques années, nous te transporterons par reconnaissance dans l'endroit du monde où tu voudras aller. Je ne leur eus pas plutôt répondu que j'y consentais qu'ils me dirent : Tu as bien fait de te rendre de bonne grâce, car nous l'aurions bien emmené avec nous malgré toi. A ces mots ils me prirent et m'enlevèrent dans les airs ; ils me firent passer par-dessus plusieurs montagnes et traverser plusieurs mers avant quod'arriver à leurs habitations : c'était une infinité de cavernes dont chacune servait à un génie ; quelques-uns étaient logés dans des fontaines, et d'autres dans des précipices.

Je demurai une année entière avec ces génies, me nourrissant d'herbes. Pour eux, ils faisaient leur nourriture ordinaire des os dont les hommes avaient mangé la chair : c'était pour eux un mets exquis ; et je me souviens que quelquefois en rongant des os ils se récriaient sur l'excellence de l'aliment ; ils accusaient même les hommes de mauvais goût d'aimer mieux la viande que les os. Pour ne point manquer de provisions, il y avait des génies qui n'étaient occupés que du soin d'en aller chercher. Ces génies en apportaient abondamment de tous les endroits du monde et surtout des os de cavale de Tartarie, dont ils étaient fort friands.

La mauvaise chère que je faisais chez ces maudits génies et la nécessité d'être leur es-

clave ne faisaient pas ma plus grande peine ; ce qui perçait mon âme de la plus vive douleur, c'était le mépris qu'ils avaient pour l'Alcoran et pour Mahomet. Ils me défendaient la prière, l'ablution et le techir¹. Quelque dangereux qu'il fût pour moi de leur désobéir, je ne laissais pas de prendre si bien mon temps que je faisais souvent à la dérobée ce qu'ils me défendaient. Un jour que j'étais seul dans la caverne où je servais, je fis l'ablution, et pendant que je récitais quelques sentences du grand prophète, j'entendis retentir l'air de cris de joie et de chants à la louange du Très-Haut. Étonné de cette nouveauté, je sortis aussitôt de la caverne pour apprendre la cause d'un si grand changement; j'aperçus des génies vêtus de blanc et qui portaient des frocs de religieux sophis; ils paraissaient gros et gras et aussi beaux que les autres étaient effroyables. Ces deux sortes de génies venaient de se battre, et les beaux, ayant remporté la victoire, la célébraient par leurs chants et en rendaient grâces au ciel. Ils tenaient une partie de leurs ennemis enchaînés et ils avaient mis le reste en fuite. Je ne pus me contenir à ce spectacle, et mêlant ma voix parmi celles des vainqueurs, je m'écriai de toute ma force : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ! »

Une troupe de génies victorieux, m'entendant ainsi parler, m'environna. Qui es-tu, me dit l'un, et qui peut t'avoir appris ces paroles ? Nous ne savions pas qu'il y eût en ce lieu un musulman. D'où es-tu et comment as-tu pu venir ici ? Je satisfis leur curiosité ; ensuite ils me menèrent au génie qu'ils regardaient comme leur roi. Il me fit les mêmes questions et j'y répondis de la même manière ; il me demanda de quelle religion j'étais, et je ne lui eus pas sitôt dit que j'étais mahométan qu'il s'écria : Heureux celui qui est du peuple de Mahomet ! Puis il me demanda mon nom, et lorsque je le lui eus dit : Aboulfaouaris, reprit-il, je suis ravi qu'on vous ait tiré des mains des génies infidèles ; ces misérables vous auraient ôté la vie quelque jour. Vous pouvez désormais vous abandonner à la joie, puisque vous êtes avec des génies qui font aussi bien que vous profession du mahométisme.

¹ Techir, c'est quand on dit que Dieu est au-dessus de toutes choses. Allahou-Aebar. (Pétis.)

² C'est le symbole de la profession de foi musulmane. « Les musulmans ont continuellement ces paroles à la bouche et leur

CLXXXIII^e JOUR.

Ce roi prit insensiblement beaucoup d'amitié pour moi, et comme je lui parus consommé dans la connaissance des choses tant défendues que permises dans la religion musulmane, il m'établit son iman : ainsi je criais ezan¹ aux heures de la prière, je disais les salaouat² et je prononçais le techir. Lorsque je jeûnais, les génies jeûnaient aussi. Je leur lisais et leur expliquais tous les jours l'Alcoran avec ses commentaires. Je gagnai leur estime et devins enfin si considérable parmi eux qu'ils n'entreprenaient rien sans m'avoir auparavant consulté, et ils respectaient mes futouas³.

Une nuit il m'arriva de rêver que j'étais à Médine dans le Raouzé⁴, que je voyais entrer Canzade dans ce jardin sacré, qu'elle avait un air mourant, et que, s'étant approchée du tombeau de Mahomet, elle adressait ce discours au grand prophète : O Mahomet ! à qui j'ai sacrifié les idoles que j'adorais, ayez pitié d'une femme qui remplit exactement tous les devoirs de votre secte ; rendez-lui son cher époux, dont elle ne peut plus longtemps soutenir l'absence ; faites qu'il revienne à Basra défendre un cœur que je lui ai donné et qu'un rival veut lui ravir.

Je me réveillai à ces paroles. Un trouble inconcevable saisit mes esprits, et je conçus de ce songe un malheureux présage⁵. Je me re-

attribuent un grand nombre de vertus. Ce sont ces paroles que l'iman fait prononcer à un mourant, et ils sont persuadés qu'elles suffisent pour sauver un homme. Un chrétien qui prononcerait ces paroles devant des musulmans serait forcé d'embrasser le mahométisme, dont elles sont la formule. (Cardonno, *Mélanges de littérature orientale*, t. II, p. 164.)

¹ Ezan, c'est appeler à la prière. (Pétis.)

² Salaouat, c'est-à-dire Dieu bénisse Mahomet. (Pétis.)

³ Futouas, décisions, arrêts des muftis. (Pétis.)

⁴ On appelle Raouzé le jardin où Mahomet a été enterré à Médine. (Pétis.)

⁵ Les Orientaux, comme on sait, sont très-superstitieux ; la croyance aux bons et aux mauvais présages est fort répandue parmi eux, et les hommes de la classe la plus élevée ne sont pas exempts des préjugés vulgaires. Le passage suivant, emprunté aux *Mémoires du grand-mogol Houmayoun*, en est un exemple frappant :

« Houmayoun avait habituellement un coq dans son office pour éveiller ses gens de bon matin ; c'était un superbe oiseau blanc, auquel l'empereur avait coutume de présenter de sa propre main des grains de raisin. Un jour que Houmayoun se trouvait dans l'office, il se dit à lui-même : « Si la fortune est dans l'intention de m'être favorable, ce coq montera sur mon épaule et témoignera le plaisir qu'il en éprouvera. » A l'instant le coq vola sur l'épaule du prince et se mit à chanter. L'empereur en fut si ravi qu'il prit l'oiseau dans ses mains et lui mit un anneau d'argent. » (*Journal des Savans de février 1833*, p. 88, article de M. de Sacy sur les *Mémoires de l'empereur mogol Houmayoun*.)

présentai ma femme en butte à quelque attentat formé contre mon honneur, et cette cruelle image, dont mon esprit ne pouvait se distraire me plongea dans une profonde mélancolie. Le roi des génies s'en étant bientôt aperçu, me dit : O iman ! qu'avez-vous ? une tristesse mortelle est peinte dans vos yeux depuis quelques jours. Vous vous ennuyez sans doute d'être ici ? — Grand roi, lui répondis-je, après toutes les bontés que vous avez eues pour moi, après les marques d'estime et d'affection que j'ai reçues des génies musulmans, je ne pourrais sans ingratitude avoir envie de vous quitter, mais je ne dois point vous cacher qu'une autre raison m'empêche de vivre content. Alors je lui racontai mon songe et lui avouai que c'était cela seul qui causait mon affliction.

— Je ne vous sais point mauvais gré, reprit le roi, puisque vous avez une femme que vous aimez, que vous y pensiez et que vous souhaitiez d'être auprès d'elle. Combien, ajouta-t-il, croyez-vous qu'il y ait de chemin d'ici à Basra ? Apprenez qu'il y en a pour quatre-vingt-dix années ; mais Dieu Très-Haut nous a rendu prochains les pays les plus éloignés ; c'est pourquoi, malgré la distance des lieux, je vous ferai porter par un génie dans la ville où vous avez pris naissance, et vous verrez réellement bientôt cette Canzade que vous avez vue en songe. En disant cela, il me prit par la main et me mena sur le rivage d'une mer rouge, d'où me montrant une île : Voyez-vous, me dit-il, cette île où s'élève un rocher dont le front touche les nues ? — Oui, sire, lui répondis-je. — Hé bien ! reprit-il, ce rocher, qui paraît si semblable à une forteresse, est creux et sert de prison aux génies infidèles qui tombent entre mes mains et aux autres génies qui se révoltent contre mes volontés. A ces mots, il m'enleva de terre et me transporta dans l'île avec lui. Nous nous approchâmes du rocher et d'une porte de fer fort épaisse qui était fermée. Il commanda qu'on ouvrît, on lui obéit dans le moment. Nous entrâmes dans le rocher, où je vis une infinité de génies chargés de chaînes parmi lesquels je reconnus ceux dont j'avais été l'esclave.

Il y avait entre autres un afrite¹ d'une grandeur démesurée et d'une laideur horrible. Il n'avait point de chaînes comme les autres. De gros anneaux de fer l'attachaient au rocher

¹ Afrite, génie infidèle et non musulman. (Pétis.)

d'une manière qui lui ôtait la liberté de faire le moindre mouvement. Le roi s'adressant à celui-là, lui dit : O misérable ! sais-tu combien tu m'as d'obligations ? — O grand roi ! répondit l'afrite, je n'ignore pas jusqu'à quel point je vous suis redevable. J'ai mille fois mérité les plus cruels tourmens et vous avez eu la bonté de me pardonner. — Hé bien ! reprit le roi, tu me vois encore aujourd'hui dans la disposition de te rendre libre. — Sire, répartit l'afrite, ce trait de générosité ne vous est pas nouveau ; vous m'avez souvent donné la liberté. — Je te la donne encore, répliqua le roi, mais c'est à condition premièrement que tu suivras la secte de Mahomet et que tu porteras ce musulman à Basra ; je veux aussi que tu fasses ce chemin en peu de temps. — Je le porterai en trois heures, dit le génie, et je promets d'exécuter de point en point tous les ordres de votre majesté. Alors le roi se tourna de mon côté et me dit : Sachez, jeune homme, que cet afrite est un méchant, un fourbe, un traître, un scélérat ; je n'ose me fier à ses promesses, je crains qu'il ne vous joue un mauvais tour, et je crois qu'il sera bon de vous précautionner contre lui. Je vais, continua-t-il, vous apprendre une oraison. Vous n'aurez qu'à la réciter pendant que vous serez sur le dos de l'afrite, et soyez assuré qu'il ne pourra vous faire aucun mal. En même temps il me dit l'oraison dont voici les paroles : « Sois loué, ô Très-Haut, comme te louent les cieux ; sois loué, ô Très-Haut, comme te louent les mers et la terre ; sois loué, ô Très-Haut, comme te louent les anges et les prophètes ! »

Lorsque j'eus appris par cœur cette oraison, le roi fit détacher l'afrite et me mit lui-même sur son dos après m'avoir bandé les yeux pour m'empêcher, disait-il, de voir sur la route des choses qui pourraient m'effrayer. Aboulfaouaris, me dit-il ensuite, j'exige une chose de vous pour le plaisir que je vous fais. Quand vous aurez embrassé votre famille à Basra, je vous prie d'aller trouver de ma part Omar¹, le

¹ Omar, second calife ou successeur de Mahomet, était parent éloigné du prophète, dont il se montra d'abord un des plus violens ennemis ; mais un jour ayant trouvé quelques chapitres de l'Alcoran entre les mains de sa sœur, il la força de lui communiquer le saint livre, et les premiers mots qu'il lui le convertirent tout d'un coup à l'islamisme. Omar devint dès ce moment un des disciples les plus zélés de Mahomet, et après la mort du premier calife Aboubeere, en 634 de notre ère (13 de l'hégire), il devint prince des musulmans. Sous son règne, la Syrie et la Palestine furent conquises, l'Égypte fut envahie,

commandeur des croyans, et Aly Ben Eby Taleb¹, gendre de Mahomet. Dites-leur qu'il y a sous la terre une nation de génies musulmans qui ne mangent jamais sans dire le bismillah², qui font l'ablution et toutes les prières des mahométans, et qui combattent jour et nuit contre une autre nation de génies rebelles à la loi de Mahomet.

Je fis serment de m'acquitter avec exactitude de la commission dont on me chargeait ; puis je sortis du rocher avec le génie qui me portait sur son dos³. Prenez garde, ô jeune homme ! me cria le roi, ne cessez point de réciter l'oraison que vous savez. L'afrite ne vous sera soumis qu'autant qu'il vous l'entendra réciter. Si vous négligez cet avis que je vous donne, vous courez risque de vous perdre.

CLXXXIV^e JOUR.

Ce n'était pas sans raison que le roi des génies musulmans m'avait tant recommandé de réciter sans cesse mon oraison ; j'en connus bientôt la conséquence. Si j'étais un moment sans la dire, l'afrite faisait des cris et des hurlemens affreux qui cessaient aussitôt que je la prononçais. Tantôt je sentais que le génie m'élevait, tantôt qu'il m'abaissait ; quelquefois il excitait des orages effroyables, croyant par ce moyen m'épouvanter et me faire tomber ; mais il avait beau faire, je me tenais bien ferme sur son dos.

Cependant, quelque soin que je prisse de répéter les paroles puissantes qui faisaient toute ma sûreté, je ne pus me défendre de prêter

l'empire persan renversé et la dynastie des Sassanides anéantie. Le conquérant de tant de royaumes menait la vie la plus simple et la plus frugale. Se conformant aux préceptes de l'Alcoran, qui ordonne de vivre du travail de ses mains, il exerçait l'état de corroyeur ; il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain d'orge, le plus souvent sans sel. Omar mourut en 644 de notre ère (23 de l'hégire), assassiné par un esclave, et fut enterré auprès de Mahomet et d'Aboubeccre, dans la grande mosquée de Médine. Il est bon de remarquer que plusieurs des indications géographiques que renferment les voyages d'Abou-faouaris, comme celles de Batavia et des Philippines ne s'accordent point avec l'époque reculée à laquelle le conteur fait vivre son héros, et ces méprises, du reste peu importantes dans un livre du genre des *Mille et un Jours*, doivent probablement être attribuées au spirituel romancier que l'orientaliste avait choisi pour collaborateur.

¹ Voyez ci-dessus, p. 67.

² Le bismillah, c'est-à-dire au nom de Dieu. C'est une prière que les mahométans sont accoutumés de faire avant le repas.

³ L'*Histoire de Tomim Dari soldat*, dans les *Contes orientaux* de M. de Caylus, offre ce même incident. (Voyez les *Contes orientaux*, La Haye, 1743, in-12, t. 1^{er}, p. 186.)

mon attention à un bruit confus de voix que j'entendais dans les airs. Je passai plus avant, je voulus voir ce que c'était et j'eus même l'imprudence d'ôter d'une main mon bandeau pour satisfaire ma curiosité. J'aperçus plusieurs génies qui avaient tous chacun une forme particulière et qui se battaient en l'air. Les cris qu'ils poussaient en se battant et la manière dont ils se chargeaient m'occupèrent quelque temps. J'oubliai mon oraison, et l'afrite, profitant de ma distraction, me jeta dans une mer sur laquelle nous étions et alla se mêler parmi les combattans. Comme je n'étais pas loin du rivage et que je savais parfaitement nager, je gagnai bientôt la terre, que je baisai mille fois en remerciant le ciel de ma délivrance. Mais si j'avais la consolation d'avoir dérobé ma vie aux flots, d'un autre côté je me voyais dans un désert, et, pour comble de misère, déchu de l'agréable espérance de revoir ma femme et mon pays.

Tandis que je m'affligeais d'être dans l'état où je me trouvais et que je prenais à partie le visir de Salomon, dont les pancartes me paraissaient la cause de mes maux, je vis sur la surface de la mer un petit oiseau qui vint à moi. Je n'en avais jamais vu de semblable : il avait la tête bleue, les yeux rouges, les ailes jaunes et le corps vert. Ce bel oiseau s'approcha de ma bouche en étendant ses ailes, et y mettant son petit bec, il me la remplit d'une liqueur fraîche et délicieuse ; ensuite il me parla : Jeune musulman, me dit-il, ne perds point courage ; tu as été choisi pour servir d'exemple aux hommes de la secte : on veut qu'ils l'entendent un jour raconter les aventures et qu'ils en profitent. — O charmant oiseau ! m'écriai-je aussi surpris de ce qu'il parlait que des choses qu'il me disait, oiseau de bon augure, par quel prodige avez-vous l'usage de la parole ? — Je suis, reprit-il, l'oiseau du prophète Isaac. Je suis chargé du soin de veiller sur cette mer, de secourir les malheureux mortels qui viennent dans ces lieux et surtout les musulmans. Ainsi, loin de vous affliger, consolez-vous, et soyez sûr que le Très-Haut tient compte aux bons des peines qu'ils souffrent pendant leur vie mortelle. Après avoir parlé de cette sorte, il me montra la route que je devais tenir en m'assurant que je pouvais la suivre sans appréhender de faire quelque mauvaise rencontre.

Je pris le chemin qu'il m'enseigna ; et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que je marchai pendant quarante jours sans avoir aucune envie de manger ni de boire : la liqueur que l'oiseau m'avait fait avaler me préserva de la faim et de la soif. Enfin j'arrivai au pied d'une montagne qui était au milieu du désert, je montai jusqu'au sommet, sur lequel je vis un assez beau palais bâti de pierres de taille. Il n'avait point de fenêtres, mais seulement une porte de bronze qui était fermée. Je m'assis à l'ombre à deux pas delà, et tandis que je me reposais, mon oreille fut tout à coup frappée d'une grosse voix qui me dit : *Enfant d'Adam, tu es arrivé ici bien à propos pour moi et pour toi. Je jetai aussitôt la vue du côté que portait la voix, et j'aperçus un afrite couché par terre. Il était encore plus grand et plus effroyable que celui qui m'avait si traitreusement fait tomber dans la mer; il avait une trompe comme celle d'un éléphant, l'œil droit plus rouge que du sang et l'œil gauche bleu. Viens te mettre à mes côtés, pour-suivit-il, et ne crains rien.*

J'eus besoin de tout mon courage pour ne pas fuir ce monstre horrible. Cependant, bien que sa figure ne prévint pas agréablement en sa faveur, j'eus l'assurance de m'en approcher et dem'étendre même auprès de lui. Il parut avoir de la joie de me voir. Jeune homme, me dit-il, de quel prophète es-tu sectateur? — De Mahomet, lui répondis-je. — Tant mieux, répliqua-t-il, c'est justement d'un homme tel que toi que j'ai besoin. Je médite une grande entreprise que je ne saurais exécuter tout seul; mais je me flatte qu'avec ton secours j'en viendrai à bout. Tu peux compter que si j'obtiens ce que je désire, je te comblerai d'honneurs et de richesses. Je serai maître de tous les royaumes du monde habités par les hommes, et je prétends l'en donner un par reconnaissance. — Je consens, lui dis-je, de vous aider, et je ne vous demande pas une couronne pour cela; tout ce que j'exige de vous, c'est de me porter à Basra. Me le promettez-vous? — Oui, répondit-il, et j'en jure par la tête de ton prophète. — Hé bien! repris-je, vous n'avez qu'à me prescrire ce qu'il faut que je fasse, et je m'en acquitterai le mieux qu'il me sera possible.

CLXXXV^e JOUR.

L'afrite fut charmé de me voir dans la dis-

position de l'aider à venir à bout de son dessein; mais me défiant de lui avec raison, je résolus de me précautionner contre sa malice, et pour cet effet je commençai à réciter tout bas mon oraison. Pendant ce temps-là, il tira de sa poche une poignée de petites balles de plomb qu'il me mit entre les mains en me disant : Prends ces balles et ne manque pas de m'en jeter une toutes les fois que tu me verras tomber sans sentiment. — Je ferai ce que vous m'ordonnez, lui dis-je, et vous pouvez compter sur ma parole.

Il se leva sur cette assurance; je me levai aussi et nous marchâmes vers le palais. L'afrite tenait comme moi une poignée de balles; il en jeta une assez rudement contre la porte, qui s'ouvrit à l'instant. Nous entrâmes dans une cour pavée de marbre jaspé, où nous aperçumes deux lions qui commencèrent à rugir dès qu'ils nous virent; mais mon compagnon les frappa chacun d'une balle, et ils demeurèrent immobiles. Nous arrivâmes à une seconde porte de bronze que fermait un cadenas d'argent. Une balle ne l'eut pas plutôt touché qu'il tomba, et que la porte s'ouvrit d'elle-même. Une caverne d'une vaste étendue s'offrit à nos regards; un fleuve rapide et d'une eau noirâtre coulait au milieu et avait sur ses bords deux dragons d'une grosseur étonnante. Ces monstres à notre vue étendirent leurs ailes et se mirent à siffler d'une manière épouvantable en vomissant des tourbillons de feu. L'afrite leur jeta des balles; ils se couchèrent aussitôt par terre, au lieu de continuer leurs sifflemens, et nous laissèrent passer outre.

Nous parvînmes à une autre cour dont les murailles paraissaient bâties de briques d'or; le pavé en était de lames d'argent. Au milieu s'élevait un dôme de bois de sandal rouge que soutenaient six colonnes d'acier de la Chine et sous lequel il y avait un grand sofa d'or massif. Sur ce sofa était un cercueil fait de pierres précieuses qui jetaient un éclat dont mes yeux furent éblouis. Dès que nous voulûmes nous en approcher, deux griffons, qui gardaient le dôme, s'avancèrent pour nous mettre en pièces; mais les balles les obligèrent bientôt à reculer; si bien que nous vîmes sans obstacle ce qu'il y avait dans le cercueil. C'était un homme d'un air vénérable; il paraissait respirer encore: la mort, qui fait une affreuse impression sur les plus beaux objets de la nature,

semblait respecter le personnage qui se présentait à nos yeux. Il avait au doigt plusieurs bagues et entre autres un gros anneau sur lequel était gravé le grand nom de Dieu¹. L'afrite porta la main sur cet anneau et voulut le tirer lorsque dans le moment il descendit du haut du dôme un long serpent ailé qui lui souffla au visage, et le renversa par terre sans sentiment. Alors, me souvenant de ce que l'afrite m'avait recommandé, je le frappai d'une balle et il reprit ses esprits. Tu as bien fait, me dit-il; voilà tout le service que j'exige de toi: continue de me le rendre si j'en ai encore besoin. En achevant ces paroles, il tâcha pour la seconde fois d'arracher l'anneau; le serpent d'un nouveau souffle lui fit encore perdre connaissance, et moi je lui fis reprendre l'usage de ses sens comme la première fois.

O ami musulman, s'écria l'afrite, je t'ai de grandes obligations! Apprends que le mort qui est dans ce cercueil est le prophète Salomon; je voudrais me saisir de son cachet: je deviendrais par ce moyen maître de tout le monde, et tu peux bien penser que je n'oublierais pas tes services. — Hé, pourquoi, lui dis-je, ne vous servez-vous pas de vos balles pour écarter ce serpent? — Elles ne peuvent rien contre lui, me répondit-il, et ce n'est qu'en résistant à son souffle que je puis faire ce que je souhaite. A ces mots il fit un troisième effort et tira l'anneau jusqu'à la moitié du doigt du saint prophète; mais le même serpent revint sur l'afrite et le terrassa d'un souffle pour la troisième fois.

Je me préparais à faire mon office et j'avais déjà le bras levé pour jeter une balle au génie quand le serpent m'adressa ce discours: « O musulman! cessez de prêter votre secours à ce maudit génie: c'est un des sept afrites qui se révoltèrent contre Salomon et que ce prophète enferma au centre de la terre pour les punir de leur audace. Il ne respire que la possession de cet anneau dont il connaît la puissance, et il attendait depuis longtemps au pied de la montagne où vous l'avez rencontré quelqu'un qui pût l'aider à en faire la conquête; mais il se flatta vainement de l'espérance d'avoir ce merveilleux cachet, qui est sous ma garde. Je suis

¹ Il y a, selon les cabalistes mahométans, cent et un nom de Dieu, c'est-à-dire attributs, comme bon, saint, juste, etc., qui ont tous chacun une vertu particulière; mais ce grand nom a toutes les vertus des autres. (Pétis.)

un des génies qui ont toujours été fidèles à Salomon, et par conséquent j'ai plus de force à moi seul que cet afrite et ses six-camarades ensemble. Laissez-le donc, ajouta-t-il, dans l'état où je viens de le mettre; qu'il y demeure jusqu'à la fin des siècles. Éloignez-vous promptement de ce tombeau et ne troublez plus le repos de ce saint lieu, autrement je serai obligé de vous exterminer, ce que j'aurais déjà fait si vous n'étiez pas de la nation du prophète Mahomet¹. »

CLXXXVI^e JOUR.

Je ne répondis au génie fidèle qu'en lui obéissant. Je retournai sur mes pas et gagnai le pied de la montagne sans avoir besoin de mes balles pour écarter le dragon et les lions que je retrouvai sur mon passage. Ces bêtes féroces étaient encore dans la même situation où l'afrite les avait mises. Je suivis un sentier qui me conduisit à une plaine; mais avant que d'y entrer, il me fallut passer auprès d'une caverne d'où je vis sortir des tourbillons de flammes et de fumée. J'entendais aussi un bruit épouvantable de fers qui en partait avec des plaintes, des gémissements, des cris et des hurlemens affreux. Il y avait à l'entrée de cet horrible lieu un monstre dont je ne pourrais que faiblement vous peindre la laideur. Je jugeai que c'était encore un afrite, parce qu'il ressemblait assez à ceux que j'avais déjà vus. Il était attaché à un rocher avec de grosses chaînes de fer.

Il m'appela d'un son de voix semblable au tonnerre: Jeune homme, me dit-il, arrête et me réponds. De quel pays es-tu et de quel prophète es-tu sectateur? Je lui répondis que j'étais de Basra et que je faisais profession de la doctrine musulmane. Mahomet, reprit-il, est-il encore vivant? — Il a changé de séjour, lui repartis-je, et après avoir fait une mission parfaite, il est sorti de ce monde périssable pour aller goûter les plaisirs célestes. Il me fit ensuite d'autres questions: Les mahométans, dit-il, font-ils régulièrement la prière, et leurs mœurs sont-elles pures et innocentes? — Ils font la prière, lui répondis-je; mais, hélas! il s'en faut beaucoup qu'ils gardent inviolablement les

¹ Cet incident se retrouve dans un des *Contes Orientaux* de Caylus intitulé *Histoire d'Abou-Taleb, docteur de la loi*. (Voyez les *Contes orientaux*, t. I^{er}, p. 200 et suiv., La Haye, 1743, in-12.)

préceptes de Mahomet. — Bon, tant mieux, répliqua-t-il. Et la fontaine de Zemzem coule-t-elle toujours ? — Oui, dis-je. — Elle tarira pourtant, interrompit-il, et la corruption doit devenir générale. Tous les crimes se commettront avec une licence effrénée : l'adultère régnera partout, on fera tous les jours de faux sermens, on mangera du porc, on boira du vin publiquement et l'on verra les femmes monter à cheval. — Oh ! ce temps-là, lui dis-je, n'est pas fort éloigné, l'on vit déjà de cette sorte.

Je m'aperçus que mes dernières paroles lui causèrent beaucoup de joie. O enfant d'Adam ! s'écria-t-il avec transport, est-il possible que les hommes soient déjà si criminels ? Quelle heureuse nouvelle tu viens de m'annoncer ! Il est donc temps que je sorte d'esclavage pour m'aller montrer au genre humain. Apprends, jeune homme, ajouta-t-il, que je suis le Degial¹ : je vais dans le monde répandre mes fureurs. A ces mots il secoua ses chaînes avec violence et fit de si terribles efforts pour se délier qu'il en vint à bout ; mais il n'eut pas le temps de faire un mauvais usage de sa liberté, car deux génies, vêtus de robes vertes, apparurent à l'instant, l'arrêtèrent, et pendant que l'un le rattachait au rocher, l'autre le frappait avec une massue d'acier en lui disant : Demeure, demeure là, maudit ; c'est trop tôt briser tes fers ; attends qu'on te permette de paraître au monde : l'heure n'en est pas encore arrivée².

Je n'étais pas un tranquille témoin de la scène qui se passait à mes yeux. Je m'éloignai de Degial le plus tôt qu'il me fut possible ; j'entrai dans la plaine tout troublé et marchai vers une avenue des plus beaux arbres de sandal que j'aie jamais vus. Ils s'étendaient jusqu'aux fossés d'un château qu'on voyait en perspective. Ce château, dont les murailles étaient d'or et les créneaux de pierreries, augmentait mon admiration à mesure que j'en approchais. On y entrait par une porte d'argent que fermait un cadenas d'émeraudes. Après avoir considéré avec beaucoup d'étonnement un si bel édifice, je me sentis une vive curiosité d'en voir le dedans. Je m'avançai vers la porte, sur laquelle ces paroles étaient écrites en

lettres d'or : « Quiconque viendra ici et voudra ouvrir cette porte, qu'il sache qu'elle n'a point d'autre clé que les mots suivans : « Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Mahomet est son prophète. Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Adam est l'élu de Dieu. Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Ismaël³ est la victime de Dieu. »

Effectivement, je n'eus pas sitôt lu ces paroles que la porte s'ouvrit. Que vous dirai-je ? c'est dans cet endroit que je ne saurais trouver de termes qui puissent vous donner une idée juste des choses que je vis. Représentez-vous tout ce que votre imagination est capable de concevoir de plus riche, de plus magnifique et de plus beau, et soyez persuadé que vous n'imaginez rien qui approche de ce qui s'offrit à ma vue. J'aperçus un palais bâti d'un métal bleu qui m'était inconnu ; mais quelque précieuse que me parut la matière, le travail la surpassait encore. La structure du bâtiment ne ressemblait point à celle des nôtres : on jugeait bien que ce ne pouvait être un ouvrage des hommes. Les appartemens étaient remplis de sofas d'étoffes d'or et de soie, et j'y remarquai plusieurs peintures qui occupèrent fort longtemps mes regards ; elles représentaient les guerres que notre grand prophète a soutenues pour établir sa religion, et tout cela était peint avec tant d'art que le fameux Many aurait avoué lui-même que ces ouvrages étaient au-dessus de son pinceau.

Lorsque j'eus parcouru plusieurs appartemens, où je fus assez surpris de ne trouver personne, j'entrai dans un jardin d'une étendue immense et qui n'est pas moins difficile à décrire que le palais. Des allées à perte de vue bordées d'arbres chargés de toutes sortes de fruits, des parterres de mille espèces de fleurs qui nous sont inconnues, et des bassins d'or massif remplis d'une eau transparente, attirèrent tour à tour mon attention. Dans ce jardin délicieux, où une infinité d'oiseaux de diverses couleurs faisaient entendre leur ramage, je rencontrai un cavalier sans barbe qui avait

¹ L'Ante-Christ. (Voyez les Mille et une Nuits, p. 114, note.)

² L'Histoire de Temim Dari, que j'ai déjà citée, offre ici un nouveau rapport avec celle d'Aboulfaouaris. (Voyez les Contes orientaux de Caylus, t. 1^{er}, p. 186, La Haye, 1743, in-12.)

³ Ismaël étant le père de la tribu à laquelle appartenait Mahomet, les musulmans lui donnent le pas sur Isaac son frère et le regardent comme le seul fils légitime. Par suite de la même idée, ils mettent sur le compte d'Ismaël ce que la Bible rapporte d'Isaac. Selon eux, ce n'est pas Isaac que Dieu ordonna à Abraham de lui sacrifier et à qui il substitua par miracle un bélier, c'est Ismaël ; aussi ce dernier a-t-il reçu par honneur le titre de victime de Dieu. (Monumens arabes, persans et turcs, décrits par M. Reinaud, t. 1^{er}, p. 149.)

des habits couverts de diamans. Il portait un turban vert parsemé de rubis et il montait un cheval de couleur rose, sous les pas duquel la terre produisait des fleurs sur-le-champ. Il était plus beau que la lune et il sortait de ses yeux des rayons de lumière.

CLXXXVII^e JOUR.

Je jugeai à son air et à la magnificence de son habillement que ce devait être le maître du palais, et je commençais à craindre qu'il ne me sût mauvais gré d'être entré dans ce jardin lorsqu'en passant près de moi il s'arrêta et me dit : O jeune homme ! n'es-tu pas de Basra ? — Oui, lui répondis-je. — Tu sois le bienvenu, reprit-il, je savais bien que tu devais venir ici. Mais, dis-moi, as-tu bien considéré toutes les merveilles de ce séjour et as-tu mangé des mets dont on s'y nourrit ? — J'ai vu des choses fort surprenantes, lui repartis-je ; pour vos alimens, je ne sais ce que c'est. — Poursuis donc ton chemin, répliqua-t-il, tu rencontreras quelqu'un qui te servira ici de guide et te fera enfin arriver au comble de tes souhaits.

Je continuai de marcher en promenant ma vue de toutes parts. Je ne pouvais me lasser de regarder et d'admirer tous les objets qui m'environnaient. Enfin j'arrivai à un endroit où j'aperçus un mihrab¹ au haut duquel étaient écrits ces mots : « Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Mahomet est son prophète. » Il y avait dedans un homme à genoux ; j'attendis qu'il eût fini sa prière, après quoi je le saluai. Il me rendit le salut et me dit : O jeune musulman ! il faut que tu sois bien aimé de Mahomet pour avoir pu venir jusqu'ici. Sais-tu bien dans quel lieu tu es ? Apprends que ce jardin est le séjour destiné pour les amis et les parens de ce prophète. C'est ici qu'une éternelle félicité les attend tous ; il y en a déjà un grand nombre, et je veux te les faire voir. Alors il me mena vers un fleuve de lait qui roulait lentement ses eaux au travers du jardin et sur les bords duquel il y avait une infinité de personnes assises à des tables couvertes de plusieurs mets. Je vis là des schérifs de la race de Mahomet et les sahabas² de ce prophète.

¹ Autel des mahométans fait en forme de niche. (Pétis.)

² Les sahabas ou sahebs sont les compagnons de Mahomet. « Les musulmans ont de tout temps témoigné une extrême dévotion pour tous ceux qui approchèrent de la personne de

Dès qu'ils m'aperçurent, ils me dirent d'un air gracieux : Mets-toi là, jeune homme, puisque Mahomet a bien voulu que tu visses ce lieu réservé à ses disciples et à sa postérité ; viens boire de nos vins et manger de nos mets. Je m'assis auprès de mon conducteur, qui me présenta un pain que je trouvai excellent, puis il me servit un poisson en disant : Goûte de ce poisson et me dis si tu en as mangé de meilleur. — Je n'ai jamais rien mangé de si exquis. Ensuite on me fit boire de l'eau du fleuve, qui me sembla avoir le goût d'un vin délicieux.

Après le repas, mon guide me conduisit à une prairie où il y avait plus de mille jeunes filles assemblées. Là les unes s'amusaient à chanter, les autres à jouer du luth, et enfin les autres se tenant par la main formaient des danses en rond. Elles étaient richement habillées,

leur prophète. Il existe un grand nombre de relations des diverses circonstances de leur vie. On fait monter le nombre de ces êtres privilégiés à cent vingt-quatre mille, et ils ont été divisés en plusieurs classes. On a mis au premier rang ceux qui embrassèrent les premiers la doctrine de Mahomet et qui l'accompagnèrent dans sa suite à Médine. C'est ce qu'indique le titre de *fugitifs* qu'ils reçurent et qui forme encore aux yeux des musulmans leur plus beau titre de gloire.

« La seconde classe comprend les Médiinois, qui, lorsque toute l'Arabie repoussait Mahomet de son sein, lui accordèrent un refuge dans leurs murs ; ils sont honorés du nom d'*auxiliaires*.

« Viennent ensuite les diverses classes de musulmans, chacune suivant l'époque où elle embrassa l'islamisme. Il est fait mention de ces classes dans l'Alcoran à l'endroit où il est dit : « Ceux qui ont cru et qui se sont sauvés par la fuite, ainsi que ceux qui leur ont donné retraite et assistance, ceux-là sont véritablement fidèles, et ils recevront le pardon de leurs péchés avec une part honorable ; il en sera de même de ceux qui ont cru depuis et qui ont combattu avec vous ; il sera donné à tous une place plus ou moins glorieuse dans le livre de Dieu. »

« Quant à tous ceux qui ont vécu au temps de Mahomet et qui, quoique ayant suivi sa croyance, ne purent jouir de sa présence, ils ont été distingués par le simple titre de *suivans*. Ce même titre a été accordé à ceux qui, bien que venus après Mahomet, ont pu converser avec les compagnons de sa fortune. » (*Moutanens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 131.)

« On a été peu d'accord, dit le chroniqueur arabe Aboulféda, sur la question de savoir quels étaient les hommes qui méritaient le titre de compagnons du prophète. Saïd, fils de Moqâ'eb, ne compte au nombre des compagnons que ceux qui ont été un an et plus avec le prophète, combattant à ses côtés. D'autres prétendent que tous ceux qui, ayant atteint l'âge de puberté, ont embrassé l'islamisme et ont vu le prophète, doivent être regardés comme ses compagnons si même ils n'ont passé avec lui qu'un seul instant. D'autres au contraire disent que ceux-là seuls sont les compagnons de Mahomet qui ont été admis dans son intimité, qui ont reçu des preuves de sa confiance et qui ne le quittaient pas, soit qu'il fût en voyage ou en séjour. Toutefois l'opinion du plus grand nombre, c'est que le titre de compagnon est dû à quiconque a embrassé l'islamisme et a vu le prophète, quoique peu de temps qu'il ait passé près de lui. » (*Vie de Mahomet*, traduite de l'arabe par M. Noël Des Vergers, Paris, 1837, in-8°, p. 97.)

mais elles brillaient bien davantage par l'éclat de leurs charmes que par les pierreries dont elles étaient couvertes. Elles me parurent toutes pourvues d'une extrême beauté. Je n'en pouvais trouver une plus aimable que les autres. Aussi il me sembla qu'elles vivaient toutes en bonne intelligence, et je n'apercevais dans leurs regards aucune marque de jalousie.

Vous voyez, me dit mon conducteur, des houris. Ces substances célestes font le bonheur des schérifs et des sahabas. Il vous est permis de les considérer de loin, mais n'en approchez pas. Le plaisir de les entretenir vous est défendu, puisque l'ange de la mort ne vous a point encore enlevé du monde.

Je promenai longtemps mes regards dans la prairie; puis, suivant le personnage qui me conduisait, je me rendis avec lui auprès d'une grotte qui était à l'extrémité d'un jardin. C'est ici, me dit-il, que je suis ordinairement. L'homme sans barbe que vous avez vu monté sur un cheval de couleur de rose est le prophète Élie, il demeure à l'autre bout du jardin, et moi, qui me nomme le prophète Khéder¹, je fais ma résidence dans cette grotte. Il ne tiendra qu'à vous d'y vivre avec moi; nous ferons ensemble la prière et nous goûterons les délices de ce beau séjour, auquel la terre n'est pas comparable. Nous ne savons ici ce que c'est que le changement des saisons; on y respire toujours un air tempéré; un printemps perpétuel y règne: la nuit n'y répand jamais ses ténèbres et le jour qui nous éclaire est toujours pur et serein.

J'acceptai l'offre du prophète Khéder. Je lui tins compagnie pendant quelques années; mais malgré tous les agrémens de ce beau lieu, je m'y ennuyai; le souvenir de Canzade me fit

¹ Khéder est le nom d'un personnage révéré des musulmans, mais sur lequel on n'est pas d'accord. « Les uns, dit M. Reimand, le confondent avec le prophète Élie et emploient indifféremment ces deux noms l'un pour l'autre; les autres disent que c'était l'âme d'Énoch qui, par une espèce de transmigration, avait passé dans le corps de Phinée, fils d'Aaron, et qui finit par animer saint Georges.

» Les Orientaux font dériver le nom de Khéder d'un mot arabe qui signifie être vert. En effet on suppose que ce personnage n'est pas encore mort et qu'il a bu à longs traits à une certaine fontaine dont l'eau savoureuse procure une vie perpétuelle. Cette fontaine est la même que nos vieux auteurs appellent la fontaine de Jouvence. Il en est souvent question dans les écrits des Orientaux; les Arabes la nomment *la source de la vie*, et les Persans *l'eau de la vie*. On en marque la position aux extrémités de l'Orient, dans les contrées appelées les pays ténébreux, et l'on croit que Khéder est le seul qui soit parvenu à s'y désaltérer. » (*Monumens arabes, persans et turcs*, t. 1^{er}, p. 170.)

sentir que je tenais encore au monde; le désir de la revoir vint troubler mon repos, et je crois que la possession même des houris ne me l'aurait pas fait oublier. Khéder remarqua mon ennui: Je vois bien, me dit-il, que vous voudriez être à Basra. Puisque les charmes de ce jardin ne sont pas assez puissans pour vous retenir, je vais tout à l'heure remplir vos desirs. En parlant ainsi, il leva les yeux en l'air, et voyant un petit nuage qui passait par-dessus nos têtes, il l'arrêta et lui demanda où il allait. Le nuage, ou plutôt un génie qui en était enveloppé, lui répondit: O grand prophète! je vais à la Chine; avez-vous quelque chose à me commander? — Est-ce pour un bienfait, répliqua Khéder, ou pour un châtiement? — C'est pour un bienfait, répartit le génie. — Cela étant, dit le prophète, poursuivez votre chemin, je n'ai pas besoin de toi.

CLXXXVIII^e JOUR.

Un moment après il passa un second nuage. Khéder lui fit la même question qu'à l'autre, et le nuage ayant répondu qu'il allait à Bagdad pour faire du bien: Puisque cela est ainsi, lui dit le prophète, il faut que tu me fasses un plaisir. Transporte à Basra ce musulman et le mets à la porte de sa maison. Le génie qui était dans le nuage y consentit; mais avant que je partisse avec lui, je remerciai Khéder de toutes ses bontés et me recommandai à ses prières. De son côté, il m'apprit une courte oraison qu'il me dit de réciter sur la route, et il m'assura qu'elle me préserverait le reste de mes jours de la malice de mes ennemis, de la colère des rois et de tout mauvais accident.

Je répétais en chemin plus de cent fois mon oraison, seulement pour la bien apprendre par cœur, car je ne me défiais point du génie qui me portait; c'était un génie bienfaisant, j'aurais eu tort de ne m'y pas fier. Il me transporta dans la ville de Basra en moins de trois ou quatre heures et me laissa à ma porte. Je frappai, il était nuit. Un esclave vint ouvrir, et à la clarté d'un flambeau qu'il portait, ayant aperçu ma figure, il me ferma la porte au nez brusquement, puis il me demanda qui j'étais et ce que je voulais. Je lui répondis que j'étais le maître de cette maison et que je lui ordonnais de rouvrir promptement la porte.

Sur ma réponse qu'il alla porter à ma fem-

me, elle vint elle-même ouvrir; mais au lieu de me recevoir avec les transports de joie que lui devait causer mon retour, elle fit un horrible cri dès qu'elle me vit et rentra avec précipitation. Comment donc! dis-je alors, ma vue épouvante Canzade; ses yeux me méconnaissent! Puis-je être changé jusqu'à ce point? Qu'on fasse venir Hour! m'écriai-je, je veux parler à mon frère. Il parut aussitôt avec un jeune homme que je ne connaissais point; il s'approcha de moi, me considéra fort attentivement et me dit ensuite qu'il ne me reconnaissait point. — Aboulfaouaris, ajouta-t-il, ne vous ressemble nullement: c'est un bel homme et vous êtes fort laid; il a de l'embonpoint et vous êtes plus décharné qu'un squelette. Cessez de vouloir passer ici pour lui, vous ne nous tromperez point. Quoique nous ne l'ayons pas vu depuis sept années, nous n'avons pas oublié ses traits; nous ne doutons point qu'il n'ait péri dans son voyage de Golconde.

Je fus assez surpris de ces paroles. Je comprenais bien que je pouvais être changé, mais je ne conçus pas comment il était possible que mon frère me méconnût. Hé quoi! Canzade, dis-je à ma femme, qui, rassurée par la présence de Hour et des esclaves qui nous écoutaient, était revenue à la porte, vous ne démêlez point en moi les traits de cet Aboulfaouaris que vous avez aimé et qui vous aime toujours avec tendresse malgré tous les malheurs qui lui sont arrivés? Ah! que mon sort est déplorable. Hélas! je ne savais pas que vous me prépariez un si triste accueil à mon retour! Que ne suis-je encore sous la terre! Que je suis mal récompensé de l'impatience que j'avais de vous revoir! — Vous avez, me dit Canzade toute émue, le son de la voix d'Aboulfaouaris, et, bien que d'ailleurs vos traits ne ressemblent point aux siens, je vous avouerai que je ne vous écoute pas tranquillement. Mais, ajouta-t-elle, si vous êtes véritablement mon époux, dites-moi pourquoi vous paraissez si différent de ce que vous étiez lorsque vous partîtes de Basra. Où avez-vous été, et que vous est-il arrivé qui ait pu produire en vous un si grand changement?

Alors je fis une relation de mon voyage sans oublier la moindre particularité; et quand j'eus achevé de parler, le jeune homme qui était avec ma femme et mon frère prit la parole et me dit: Vous êtes un imposteur et vous

n'avez composé cette fable ridicule que pour tâcher de mettre obstacle à mon bonheur; mais vous vous trompez, poursuivit-il avec emportement, si vous vous flattez d'y réussir. Puisque j'ai épousé Canzade aujourd'hui, je la posséderai.

A ces derniers mots, qui me firent frémir, je regardai Hour et ma femme. Ils me parurent tous deux interdits et déconcertés. Qu'entends-je? m'écriai-je, Canzade, dont je croyais la constance égale à la mienne, Canzade a un autre époux que moi! J'allais continuer; mais il me prit un saisissement qui m'empêcha d'en dire davantage.

CLXXXIX^e JOUR.

Nous passâmes la nuit en contestation, le jeune homme et moi. Plus je soutenais que j'étais Aboulfaouaris, plus il me semblait être persuadé du contraire. A l'égard de Canzade et de Hour, ils gardaient le silence et se regardaient l'un l'autre avec des yeux où la honte était peinte. Dès qu'il fut jour, nous allâmes tous quatre chez le cadi. Seigneur, lui dit le jeune homme, vous me mariâtes hier avec Canzade, mais le mariage n'a point été consommé; cet étranger que vous voyez est venu cette nuit troubler nos noces. Il prétend être l'époux de cette dame et il se dit Aboulfaouaris.

Le cadi, branlant la tête à ce discours, dit qu'il avait connu Aboulfaouaris et que je ne lui ressemblais nullement. Puis s'adressant à Canzade: Et vous, belle dame, lui dit-il, que pensez-vous de cet homme-là? le croyez-vous Aboulfaouaris? — Seigneur, répondit-elle, si je m'en fie au rapport de mes yeux, ce n'est point lui, il n'en a que le son de la voix. — O juge des musulman! dis-je alors au cadi, je vous supplie très-humblement de m'écouter. Gardez-vous bien de juger avec trop de précipitation; vous pourriez prononcer un arrêt injuste. Si je suis changé, c'est un effet de mes dernières aventures. Le séjour que j'ai fait sous la terre a produit ce changement. — Quelle étrange chose nous dites-vous? s'écria le juge, un homme vivant peut-il demeurer sous la terre? — Sans doute, repartis-je, et je vais, si vous voulez, vous conter ce qui m'est arrivé. — Oh! interrompit en cet endroit le jeune homme en s'adressant au cadi, monseigneur, il a une fable toute prête. Il va vous débiter des choses merveilleuses, mais vous

n'êtes pas assez crédule..... — Taisez-vous, jeune homme, interrompit à son tour le juge; je veux l'entendre. Parlez, continua-t-il en se tournant de mon côté, je vous écoute, et je vous assure que je vous rendrai justice.

En même temps je commençai la relation de mon dernier voyage, et je dis tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ de Basra jusqu'à mon retour. Lorsque j'eus fini mon récit, le cadî regarda Canzade, Hour et le jeune homme : Cette affaire, leur dit-il, me parait fort importante et je ne puis en décider moi-même. Ce que cet homme vient de nous conter n'est pas vraisemblable, on peut le soupçonner de mensonge; mais peut-être n'avance-t-il rien qui ne soit véritable, et c'est ce qu'il faut savoir. Allez tous quatre à Médine trouver Aly Ben Aby Taleb, gendre de Mahomet, et le grand Omar, commandeur des croyans; la chose mérite assez qu'ils en prennent connaissance et qu'ils en jugent eux-mêmes.

Voilà quelle fut la décision du cadî. Nous partîmes aussitôt pour Médine, Hour, Canzade, le jeune homme et moi. Nous nous rendîmes d'abord au palais d'Omar, qui ne sut pas plutôt mes aventures qu'il me dit : Ce que tu viens de me raconter est trop singulier pour que je puisse y ajouter foi. Il faut tout à l'heure aller au jardin du prophète; je veux vous y accompagner tous quatre: le gendre de Mahomet nous dira ce que nous devons penser du récit surprenant que je viens d'entendre.

Nous allâmes avec Omar au Raouzé, où nous trouvâmes Aly qui faisait sa prière sur le tombeau du prophète. O Abulhusseyn ! lui dit le commandeur des croyans, je vous amène un homme qui m'a conté des choses si peu dignes de foi que je ne saurais les croire. Aly me demanda mon nom, et dès que je lui eus dit

¹ Abulhusseyn veut dire père de Husseyn. On a vu dans une note des *Mille et une Nuits* (p. 163) que les musulmans sont dans l'usage de se faire désigner par le nom de leur fils précédé du mot *abou*, qui signifie *père*. Husseyn ou Houssein est le nom d'un des deux fils que le calife Aly eut de Fatima, fille de Mahomet. Après la mort de Moavia, premier calife de la dynastie des Ommyades et en faveur de qui le faible Hassan, frère aîné d'Houssein, avait abdiqué, Yézid, successeur de Moavia, s'étant rendu méprisable par ses débauches, Houssein prit les armes pour revendiquer le trône; mais resserré par les généraux d'Yézid dans une plaine sèche et aride appelée Kerbela et située à quelque distance de l'Euphrate, il périt avec tous ses partisans après une longue résistance. La mort de Houssein est considérée comme un martyre par les musulmans adorateurs d'Aly; et tous les ans, le 10 du mois de Moharrem, anniversaire de ce tragique événement, est célébré par une fête funèbre.

que je me nommais Aboulfaouaris de Basra, il leva les yeux au ciel et s'écria avec transport : O prophète de Dieu ! Mahomet mon beau-père, vous avez dit vrai ! Seigneur, ajouta-t-il en s'adressant à Omar, il faut, s'il vous plaît que j'entende le récit de ses aventures. Cet homme-là n'est point un imposteur, car Mahomet m'a donné de ses nouvelles depuis longtemps et m'a lui-même averti qu'un homme appelé Aboulfaouaris viendrait un jour au Raouzé et me raconterait des choses aussi véritables qu'extraordinaires. Ce jour est donc enfin arrivé, et Aboulfaouaris va satisfaire ma curiosité.

Après avoir ainsi parlé, il pria le commandeur des croyans de me permettre de conter mon histoire. Qu'il la raconte, dit Omar, je l'entendrai volontiers une seconde fois. Alors je commençai le récit de mes aventures souterraines; je m'étendis particulièrement sur les génies musulmans et sur ce que leur roi m'avait chargé de dire de sa part au commandeur des croyans et au gendre du prophète. Omar et Aly furent charmés de ce que je leur dis. Ils m'embrassèrent tour à tour en me disant qu'ils me regardaient comme le plus heureux de tous les hommes, puisque j'avais vu avant ma mort le séjour destiné aux parens et aux amis de Mahomet après cette vie mortelle.

CXC^e JOUR.

Le résultat de mon voyage à Médine fut qu'Omar, persuadé que j'étais en effet Aboulfaouaris, renvoya le jeune homme et me rendit Canzade. Ensuite il fit tirer de ses trésors deux cent mille sequins d'or qu'il me donna avec cent esclaves et cent chameaux. Je retournai à Basra, où j'achetai un hôtel magnifique. Je vécus avec Canzade comme un homme qui en était toujours amoureux. Je ne lui fis point de reproches sur l'impatience qu'elle avait eue de se remarier. Il est vrai qu'elle m'en témoigna beaucoup de regret et qu'elle me parut même excusable. Hour, pendant mon absence, avait mal ménagé mon bien ou pour mieux dire l'avait entièrement dissipé; de manière que, pour se mettre à l'abri de la nécessité et procurer en même temps à Canzade un sort plus doux, il l'avait fait épouser à un riche jeune homme de ses amis.

Je n'en usai pas plus mal avec mon frère

qu'avec ma femme. J'oubliai le passé, et nous commençâmes à vivre comme auparavant dans la meilleure intelligence du monde. Outre les bienfaits d'Omar, qui seuls me mettaient en état de mener une vie commode, j'eus le bonheur de découvrir un trésor dans la maison que j'avais achetée. Je m'en suis fait un revenu si considérable qu'à peine puis-je le dépenser, avec quelque profusion que je vive.

FIN DE L'HISTOIRE DE BEDREDDIN-LOLO, DE SON VISIR ET DE SON FAVORI.

Le voyageur Aboulfaouaris ayant achevé en cet endroit le récit de ses aventures, Bedreddin et ses compagnons lui dirent qu'ils n'en avaient jamais entendu de si singulières. Mais seigneur Aboulfaouaris, lui dit le roi de Damas, après bien des fatigues et des chagrins, vous êtes enfin satisfait, vous jouissez d'une parfaite félicité. Il y a longtemps que je cherche un homme heureux. Je suis d'autant plus ravi d'en avoir trouvé un que j'avais perdu l'espérance de le rencontrer. Mes deux associés, poursuivit-il, sont persuadés qu'il n'y a point d'homme sur la terre auquel il ne manque quelque chose pour pouvoir dire avec raison qu'il est content. Pour moi, je leur ai toujours soutenu le contraire, et je rends grâce au ciel qui les a désabusés; car après tout ce que vous venez de nous dire, ils ne sauraient douter que vous ne soyez très-heureux.

— Pardonnez-moi, répondit le voyageur, ils en peuvent douter justement, et c'est vous-même qui vous trompez lorsque vous me croyez si satisfait. Une circonstance que j'ai supprimée dans mon récit ne vous le fera que trop connaître. Canzade aime le jeune homme avec qui je la trouvai mariée à mon retour. J'avoue que, fidèle à son devoir, elle ne cherche pas les moyens de parler à son amant; mais elle en est occupée malgré elle. Je m'en suis aperçu plus d'une fois, et cette découverte m'a percé le cœur. Comme je suis plus amoureux que jamais et que je n'ai pas moins de délicatesse que d'amour, jugez du chagrin que j'ai de n'être plus aimé et combien je suis éloigné de ce bonheur parfait dont vous croyez que je goûte les charmes!

Le roi de Damas n'eut rien à répliquer à ce discours, qui lui fit penser que son visir et son favori n'avaient en effet pas tort de douter qu'il y eût des hommes parfaitement contents.

Après plusieurs journées, la caravane arriva à Bagdad. Comme Aboulfaouaris avait affaire dans cette grande ville, Bedreddin-Lolo, Atalmule et Seyf-Elmulouk l'y laissèrent et continuèrent leur chemin vers Damas, où ils se rendirent heureusement. Le visir qui avait été chargé de la conduite de l'état l'avait si bien gouverné qu'il n'y eut aucune plainte contre lui. Le roi récompensa son zèle et sa fidélité. Ensuite il dit au prince Seyf-Elmulouk et au visir Atalmule : Reprenez dans ma cour le rang que vous y teniez avant notre départ. Je suis à présent de votre sentiment : je suis persuadé qu'il n'y a point d'homme qui n'ait ses chagrins. Les personnes les plus heureuses sont celles dont les peines sont les plus supportables. Demeurons désormais ici tranquilles; si nous ne sommes pas tous trois pleinement satisfaits, songeons qu'il y en a de plus malheureux.

— Oui, sire, dit Seyf-Elmulouk, on en voit sans doute de plus infortunés; nous n'avons pas besoin d'un grand courage pour soutenir nos malheurs. Pour moi, je me consolerais de ne pas posséder Bedy-Aljema; et vous devez aussi, poursuivit-il en souriant, vous consoler l'un et l'autre de la perte de vos maîtresses: si elles vivent encore, leur vue ne doit plus être si dangereuse pour les cadis et pour les pages.

Ce fut ainsi que Sullumemé acheva l'histoire du roi de Damas et de son visir. Les femmes de Farrukhnaz, à leur ordinaire, lui donnèrent des applaudissemens. Elles louèrent fort la constance des amans dont elles venaient d'entendre les aventures; et la princesse, selon sa coutume, ne manqua pas de trouver à redire à leur fidélité. Cela ne rebuta point la nourrice, qui demanda la permission de conter de nouvelles histoires. Elle l'obtint, et le jour suivant elle reprit la parole de cette manière.

CMLX^e JOUR.

Un jour que le calife Haroun Alraschid était avec la belle Sultanum sa favorite dans un cabinet qui donnait sur le Tigre et d'où, sans être vu, il voyait ceux qui se promenaient sur les bords de ce fleuve, il aperçut deux hommes dont l'un lui parut jeune et l'autre fort vieux. Il les regarda avec assez d'attention, parce qu'ils riaient à gorge déployée. Comme il était